

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 724.—SAMEDI, 19 MARS 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photographie Quéry Freres

LE RÉVÉREND PÈRE HÉBERT, DOMINICAIN.—Prédicateur du carême à Notre-Dame

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 MARS 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Le Révd Père Hébert, par Firmin Picard.—Réveries, par Lierre des Bois.—Acrostiche, par J.-H. Malo.—La charité, par Paul-Herda de Croix.—Une scène au temple, par Dora.—A Janvier, par Raphaëla.—Les coquilles typographiques, par Cabri-au-lait.—Poésie : Les voix célestes, par Dr J.-N. Legault.—Feu le Dr Péan, par François LeMoyné de Martigny.—Fleurs du cloître, par Fauvette.—Nécrologie, par Augustin Lellis.—Nouvelle canadienne : Les mangeurs de grenouilles (avec gravures), par Louis Fréchette.—Épigramme.—Poésie : Au bonheur de la solitude, par Marie Héroux.—Nos gravures.—École littéraire.—L'œil d'une tempête, par J. Prouteau.—Théâtres.—Gravure-devinette.—Jeux de cartes.—Jeux de mains.—Choses et autres.—Le sport.—Nouvelles à la main.—Notes agricoles.

GRAVURES.—Portrait du Révd Père Hébert, le prédicateur du carême à Montréal.—Portrait du Dr J. Péan.—Une nouvelle défaite des Anglais aux Indes.—Les drames de la pêche à Terre-Neuve : Abordage d'une barque par un steamer.—Une mauvaise farce.—Devinette.—Gravure du feuilleton. Jeux de cartes.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

LE RÉVD PÈRE HÉBERT

(Voir gravure)

Le prédicateur du carême à Notre-Dame de Montréal, cette année, c'est le Révd Père Hébert, de l'Ordre de saint Dominique.

Le Père Hébert est né dans le département de la Meuse, à l'est de la France

C'est donc un Lorrain, un compatriote de Jeanne d'Arc.

Vous dirai-je, aimables lectrices, chers lecteurs, quelle hâte j'avais de voir cet excellent Père ?—Car je suis Lorrain aussi, d'origine. Sachant combien le bon Père est occupé ; combien il redoute les importunités des journalistes, je me présentai à la maison des messieurs de Saint-Sulpice, et priai le digne cerbère qui veille en ces lieux de demander une entrevue pour moi.

Après un interrogatoire minutieux, je remis ma carte mentionnant : "Anciennement d'Avioth, près Montmédy."

Le pays du bon Père !

Pensez, s'il est arrivé tout de suite ! J'étais triste de l'avoir dérangé—et plein de joie de le voir !

C'est une vaillante race, que cette race de Lorraine, résistant depuis Zwentibold, depuis le IXe siècle, au puissant empire d'Allemagne ; produisant, au XVe siècle, la douce et gracieuse Jeanne d'Arc, qui chassa les Anglais maîtres de presque toute la France ; dont

la cour, à Nancy, rivalisa de faste avec la cour de France.

Dire l'extrême bienveillance du Révd Père Hébert serait chose assez difficile.

Laisant là les journaux et le journalisme, nous vécûmes un instant la vie de Lorraine ; le Père me donna des appréciations que je lui demandai sur certains faits, sur les grands événements politiques. N'étant point reporter, je ne vois aucune nécessité pour personne, ni pour moi, de rapporter ces appréciations. Je m'en servirai, certes, dans des articles de politique générale, quand le moment sera venu—et en dehors du MONDE ILLUSTRÉ.

Quels délicieux moments !...

Combien je remercie l'excellent Père Hébert de me les avoir procurés !

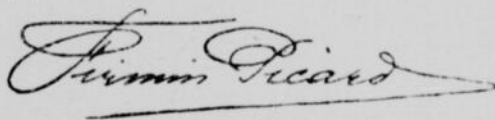
Le Père Hébert paraît tout jeune : trente-huit ans, si je sais juger—mais je suis si maladroît dans les âges, les couleurs des yeux et des cheveux ! Parce que, dans une personne, ce qui me frappe à l'exclusion de tout, c'est sa bonté ou sa dureté. Or, le Père Hébert, c'est la bonté : toute sa personne la dégage.

Il est de belle taille ; sa voix est très sympathique, ses gestes beaux sont cependant empreints de ce je ne sais quoi, indiquant la fermeté sans brusquerie ; geste tant admiré chez les orateurs aimés comme Albert de Mun, Mgr Turinaz (celui-ci, s'il n'est Lorrain, est du moins évêque en Lorraine, à Nancy.)

Le Père Hébert, depuis 1880, prêche le carême tantôt en France, tantôt en Algérie. En France, il a été très goûté entre autres à Paris, aux célèbres églises de la Madeleine, de Saint-Augustin, à la Trinité, où il obtint de consolants résultats : ce qui démontre l'efficacité de sa parole. Car, s'il est plus facile de convertir toute une nation qu'un seul Juif, on peut dire aussi qu'il est plus aisé de ramener au bien un village entier, un bourg même, qu'un Parisien ancré dans son voltairianisme.

Nous souhaitons que, de la même manière, le carême du Père Hébert à Notre-Dame, soit fructueux.

Nous devons, à l'obligeance de MM. Quéry frères, la jolie photographie que nous publions du Révd Père Hébert. Cette photographie fait honneur à ces messieurs.



RÉVERIES

Encore l'automne !

Pourtant ma fenêtre n'est point close et la brise qui passe, heureux soupir du soir ! se fait suave et douce comme un écho des cieux. Phébé est là qui brille, moirant les eaux du fleuve et bravant au passage les étoiles, ses sœurs, comme autant de rivales à sa blonde beauté. Rien n'égale, je vous le jure, cette mélancolie presque divine qui règne sur notre village en repos ; on entend ça et là, quelques pas attardés, le bruit lointain d'un flot battant la grève, le cri plaintif d'un oiseau perdu. On voit aussi tout là-bas, un point de lumière que l'on n'a pas éteinte et dont les reflets s'agitent sur l'onde capricieuse. Ici, tout est silencieux, mon âme seule chante ; elle seule est émue à cette heure où la nature se fait de plus en plus mystérieuse et tendre.

Comme ma villa est belle ainsi, avec ses acacias fanés et ses feuilles jaunies ! et, comme j'aurais du regret de me retirer si tôt, sans avoir prêté l'oreille aux mille voix qui chuchotent dans l'air, sans m'être, un instant, bercée au souffle de la nuit que Cupidon rendrait si poétique, il me semble...

Avez-vous déjà songé un soir comme celui-ci, alors que, fatigués des vives clartés du jour, vous alliez, au gré de vos désirs, goûter un peu de fraîcheur et d'ombre ?—L'illusion vous faisait battre le cœur, n'est-il pas vrai ? et vous avez frémi plus d'une fois, au contact d'un bonheur imprévu... Cependant

Tout passe et fuit, beaux jours et roses,
On voit tout naître et tout finir.

Et je suis une de celles qui regrettent de ne pouvoir rêver toujours !...

Pourquoi donc, puisque j'aime à vivre, de vestiges et de chimères, suis-je ainsi, par la plaine, pauvre Lierre des bois, dont les feuilles glacées palpitent déjà sous le givre naissant ? Ne vaudrait-il pas mieux pour moi, me trouver à l'abri de quelques haies voisines où je sentirais moins le besoin d'un appui ?—Assurément, j'accepterais un gîte, mais... Que puis-je maintenant ?—Je suis lasse de combat et je me sens faiblir. O Dieu ! pitié pour moi, je ne veux pas mourir !...

Un *houx* compatissant, sensible à ma prière, se penche un peu vers moi, me parle et me relève, avec cette sympathie profonde qui caractérise si bien la charité libérale et la dignité irrépréhensible d'un dévouement qui raffermi et console. Aussi, c'est avec gratitude que j'enroule ma tige trop débile autour de son tronc vigoureux et puissant.

Avec un tel soutien, je ne crains plus l'orage et je jouis avec délices des murmures délicats et variés de la forêt mystique où se joignent les agréables symphonies de la spirituelle Aimée Patrie, les invocations et regrets de la pieuse Madeleine, quelques poésies et prières, signées de mains déjà célèbres. Je respire plus à l'aise le parfum de la Violette, dont la corolle vivace s'imortalise dans une habituelle retraite. Je reconnais bien là l'humble fleur de nos champs, qui se déroberait tout regard étranger afin d'avoir le plaisir de se faire chercher davantage. Je vous dirai, mais très bas, ma sœur, que je vous trouve un peu coquette, car, tout en aimant à vivre cachée, vous ne voulez pas qu'on vous oublie, et ce sont ces senteurs exquises et pénétrantes qui trahissent votre présence et vous font si vivement désirer par ceux qui n'en connaissent point le charme. Vous êtes, j'en suis sûre, une de ces fleurs privilégiées que l'on presse une fois en passant et dont on conserve toujours le parfum.

J'avoue que je suis enchantée du paysage, et que nul séjour ne pouvait m'être plus agréable. C'est dire que j'aime, près de moi, les buissons qui s'agitent, les ruisseaux indiscrets où puisent tant de lèvres avides, les sentiers sombres et reculés où, sur un banc de mousse, quelques amoureux s'inspirent. J'aime surtout ce babil animé que j'entends sous le feuillage ; cet oiseau leste et frêle dont les gracieuses vocalises se glissent encore sous nos toits, malgré les frimas et la froidure. Est-ce vous, *Fauvette*, qui chantez ainsi ?—On dit pourtant que votre jolie tête noire est frileuse et que nos bois vous sont inconnus l'hiver. D'où vient donc que vos modulations soient si touchantes encore, et que vos notes soient, comme en avril, toutes tremblantes d'harmonie et de fièvre printanières ?... Y aurait-il quelque part, un arbre toujours vert, où il vous aurait plu de percher votre nid ?... Alors, vous avez raison de ne pas vous soucier des intempéries prochaines, car l'aquilon, respecte ce que le ciel protège et vous devez gazouiller quand même, en dépit de la neige et du vent...

Que je voudrais, comme vous, posséder une voix et des chansons !—J'épuiserais de suite mon répertoire et le recommencerais sans cesse ; mais, je sais que, pour vous imiter, du moins, il faut avoir des ailes, puisque l'espace où vous planez a, pour vous, des secrets dont vous êtes l'unique confidente.—Mme de Tesse disait : "Si j'étais reine, je commanderais à Mme de Staël de me parler toujours."—Eh bien ! moi, si j'étais *libe*, Fauvette, vous chanteriez toujours.

Vite, il est temps de fermer ma chambrette à l'enlèvement du dehors !—Je m'aperçois que ma veilleuse vacille impatiemment et s'étonne de me voir si tardive. En effet, presque tous, déjà, se sont livrés au baiser du sommeil ; quelques uns

Continuent de pleurer un chagrin de la veille,
tandis qu'à côté d'eux un autre, plus naïf,

Caresse en souriant, un bonheur qui s'éveille.

Je me retire, car, j'ai peur de céder encore à la poésie du lieu : et il est trop tard, je crois.

LIERRE DES BOIS.

ACROSTICHE

77 ranche elle est, avant tout ; charitable, un peu fière,
 78 rien ne peut l'empêcher de parler ou se taire,
 79 lors que lui paraît bon ou mauvais le point,
 80 e laissant au soupçon jamais la moindre prise,
 81 e que par-dessus tout chez son sexe elle prise,
 82 à qu'il soit, c'est l'honneur, objet de tout son soin,
 83 implacable pour tout mauvais seigneur et maître,
 84 a conduite, toujours, la fait bien reconnaître,
 85 t dans le grand saï n, et de Fanchette au coin.

J.-H. MALO.

Montréal, mars 1898.

LA CHARITÉ

Les biens que je donne à qui m'aime
 Jamais Dieu ne les retira,
 L'or que sur le pauvre je sème
 Pour le riche au ciel germera.

VICTOR HUGO.

Lorsque au dehors la tempête mugit, lorsque le vent souffle avec rage et fait tourbillonner la neige, lorsque le froid terrible dans ses étreintes douloureuses semble vouloir embrasser le monde : riches, dans vos maisons bien closes où la bise glacée ne pénètre jamais, n'oubliez pas ceux qui n'ont pas de feu, ceux qui manquent de pain ; les malheureux qui pleurent, torturés par cette double souffrance : le froid, la faim. En baisant les doigts roses et potelés de vos blonds chérubins, pensez aux enfants qui tendent leurs petites mains maigres et bleues par le froid, orphelins peut-être qui ne connaissent point la douceur des caresses d'un père ou des baisers d'une mère ; et s'il vous est donné de pouvoir contempler d'un regard attendri, un de ces vieillards, hôtes vénérés, anges gardiens du foyer qui demeurent ici-bas pour le bonheur des familles, que votre vue s'étende plus loin, jusque dans la mesure où, courbé sous le poids des années, un misérable porte encore le pesant fardeau de la pauvreté. Écoutez la plainte de l'indigent, soulagez sa misère : et le Dieu qui récompense un verre d'eau donné en son nom, vous rendra au centuple les biens que vous aurez prodigués aux infortunés.

Il était six heures du soir. Au coin d'une rue, il y a quelques semaines, une fillette demandait l'aumône.

— La charité, s'il vous plaît, disait-elle, nous n'avons rien chez nous.

Parmi les passants, il y en a qui vont sans s'arrêter ; d'autres tournent la tête, un seul a donné. Hélas ! que peut sa faible obole pour soulager une telle misère ?

Mais, voici une femme ; elle s'avance, vive et légère. Passera-t-elle sans répondre à la prière de la petite mendicante ?..

Non, elle s'arrête, interroge l'enfant à la hâte, puis elle dit :

— Viens avec moi.

La fillette, toute surprise, hésite à la suivre.

Alors, d'un geste amical, la charitable dame l'y invite et, d'une voix douce, redit :

— Viens, viens, ma fille.

Ma fille. Quelle expression !

Oh ! sois bonne, généreuse inconnue, toi qui lui donnes les noms si doux des membres de ta famille. Sois bénie !

Oui, voilà bien la vraie charité, cette charité qui pénètre sous le toit du pauvre, et lui apporte ces paroles douces et sympathiques qui rendent moins amer le pain de l'aumône, cette charité qui accueille les déshérités de la nature et, à force de dévouement, fait parler les muets, rend l'ouïe aux sourds, instruits les aveugles et porte au loin, jusqu'aux peuplades barbares, les lumières de l'Évangile ; cette même charité qui, sur le champ de bataille, relève tous les blessés, panse les plaies de tous sans distinction.

Qu'elle est belle et admirable ! C'est elle qui fait la gloire et la prospérité d'un peuple, c'est elle qui fit de la France, notre mère patrie, la fille aînée de l'Église, c'est encore et toujours la charité qui sauvera le monde.

Paul Herda de Cron

UNE SCÈNE AU TEMPLE

LOUIS XVII

Il était près de dix heures. L'enfant royal dormait d'un sommeil réparateur. Son lit n'avait point de rideau, mais un châle étendu par les soins de sa mère interceptait la lueur pâle de la lampe pour l'empêcher de parvenir jusqu'à ses paupières fatiguées. La soirée s'était prolongée plus que d'habitude. La reine et une de ses filles étaient occupées à ranger les vêtements de la famille tandis que Marie-Thérèse, après avoir lu quelques passages d'un livre de prières, prenait la "Semaine Sainte". Quand la jeune fille faisait quelque bruit en tournant un feuillet la reine relevant la tête, laissait tomber son ouvrage sur ses genoux et portait ses regards vers le lit où reposait le jeune prince.

Tout à coup, des pas nombreux se font entendre dans l'escalier ; les cadenas, les verrous s'agitent avec fracas et la porte s'ouvrant, six municipaux se présentent devant la reine.

— La commune vient d'arrêter que le fils Capet serait séparé de sa mère et de sa famille, dit brusquement leur chef.

La reine, réunissant tout ce qu'elle possédait d'énergie, dit :

— Me séparer de mon enfant ! non, non, messieurs, cela ne se peut pas. Il est si jeune, si faible, et mes soins lui sont si nécessaires.

— C'est ce qui a été convenu et on ne peut pas y revenir. La convention a ratifié la mesure et nous a ordonné de l'exécuter immédiatement.

Déjà ils employaient la force pour remplir leur forfait. Toutes trois se précipitèrent devant le lit pour défendre l'héritier du trône de France.

— Nous ne nous battons pas avec des femmes, dit un de ces hommes ; faisons monter la grande.

Et aussitôt il se tourna du côté des guichetiers pour leur en donner l'ordre.

— Arrêtez ! s'écria Marie-Antoinette, il faut bien se résigner à ce que vous exigez de force ; mais cet enfant a besoin de repos, laissez-lui passer sa dernière nuit ici, il ne saurait pas dormir ailleurs ; demain, on vous le remettra. Du moins, poursuivit la malheureuse mère, promettez-moi qu'il demeurera dans cette enceinte et que je pourrai le voir tous les jours, ne fût-ce qu'au temps du repas.

— Nous n'avons pas de compte à te rendre ; il ne t'appartient pas de nous interroger.

Et ils s'avancèrent vers le lit où l'enfant reposait.

Le châle qui servait de rideau, violemment agité, se détacha et tomba sur la tête du jeune prince. L'enfant se réveilla, vit la scène épouvantable qui se déroulait entre sa mère et ces forcenés. Il se jeta dans les bras de sa mère en disant :

— Maman, maman, ne me quitte plus.

La reine le rassura, pendant que ses deux filles mêlaient leurs pleurs et leurs supplications pour attendrir leurs bourreaux. Cette scène touchante eût désarmé le cœur le plus endurci ; mais que pouvaient-elles sur ces monstres ? Aussi, durent-elles se résigner.

La reine habilla donc son fils et, quoiqu'elle fût aidée par ses deux filles, jamais toilette d'enfant ne fut plus longue. Chaque vêtement qu'elles prenaient pour le lui mettre, était auparavant retourné en tous sens et ne sortait de leurs mains que mouillé par leurs pleurs, reculant ainsi le triste moment de la séparation. Lorsque la reine eût fini, elle posa les mains sur les petites épaules de son fils et lui dit :

— Mon fils, nous allons nous séparer. Souvenez-vous de vos devoirs envers Dieu, ce tendre Père qui veillera sur vous lorsque je ne serai plus.

Après lui avoir donné les meilleurs conseils qu'une mère puisse donner à son fils, elle le remit à ses ravisseurs ; mais le jeune prince, s'échappant de leurs mains, courut se jeter dans les bras de sa mère. Un des municipaux l'en détacha rudement et dit à la reine :

— J'espère que tu n'as plus rien à lui dire concernant la doctrine, n'est-ce pas ? Tu lui en as assez dit !

— Donnez-le-nous donc, votre fils, cria un deuxième, nous ne vous le tuons pas, votre enfant.

— N'en soyez plus inquiète, dit un troisième, la patrie est assez généreuse pour lui faire donner l'éducation qui lui convient.

Et ils emmenèrent le jeune prince en fermant brutalement la porte.

Qui dira les pleurs, les gémissements de l'infortunée mère ? Dans son désespoir, elle se roulait sur la couche déserte de son fils. Cet enfant avait été pour elle l'objet de ses plus belles espérances. Il était sa joie dans ses sombres journées ; mais maintenant ses espérances déçues l'accablaient, son cœur de mère, brisé par la rage de ses cruels bourreaux, se noyait dans un déluge de sanglots.

Console-toi, ô mère aimante, tu reverras ton fils dans la céleste Patrie.

DORA.

St-Henri, 1898.

A JANVIÈRE

J'ai lu, avec beaucoup d'admiration, l'article dédié "A mon père," et dont vous êtes l'auteur. Les mères qui ont entendu vos plaintes et vos regrets sur la perte de la vôtre, ont tressailli au plus intime de leur être, et ont souhaité d'avoir toujours des filles qui vous ressemblaient.

Vous aimiez votre mère, on le sent à vos accents déchirants ; elle était tout dans votre vie ; sous son égide, vous marchiez sans souci et bravement vers l'avenir, certaine qu'elle écarterait de votre chemin, tous les écueils. Vous étiez trop heureuse ; vous auriez peut-être trop aimé la terre. Le bon Dieu, en appelant votre mère au ciel, cette patrie où le bonheur est parfait, où il n'y a plus de séparations, vous a donné le désir de la suivre et de vous rendre digne d'elle.

Consolez-vous donc, amie, car en vous quittant, votre mère chérie vous a laissé ce qu'elle avait de plus grand, de plus noble, de plus précieux : son amour ; et cet amour, divinisé par l'union avec Dieu, de qui il émane, ne peut vous être que plus utile et plus efficace.

Ainsi que vous, Janvière, je n'ai plus de mère ! Je l'ai perdue à l'âge où l'enfant demande le plus d'affection et j'ai grandi au milieu des indifférents. Aussi, mon cœur, sevré si tôt des tendresses maternelles, est-il resté avec ce besoin d'aimer et d'être aimé, que nul encore n'a pu satisfaire, parce que nulle autre qu'une mère ne peut rendre à son apogée, le sentiment de l'amour.

C'est parce que je suis mère que je le comprends, ainsi, et que je puis le dire.

RAPHAËLA.

LES COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Un compositeur a énuméré, dans les vers suivants, quelques-unes des espiègleries de la coquille :

S'agit-il d'un homme de bien
 Tu m'en fais un homme de rien ;
 Fait-il quelque action insigne ?
 Ta malice la rend indigne ;
 Et par toi, sa capacité
 N'est que de la rapacité.

Valeur est pour voleur ; le pot en sot se change,
 L'âme en âne, la robe en rose, l'anse en ange.

Un cirque a de nombreux gradins
 Et tu le peuples de gradins ;
 Parle-t-on d'un pouvoir unique ?
 Tu m'en fais un pouvoir unique
 Dont toutes tes prescriptions
 Deviennent des proscriptions,
 Enfin en chandelier énorme
 Un grand chancelier se transforme.

CARRI-AU-LAIT.

Dans le cours de ma vie, je n'ai trouvé des gens communément méprisés que ceux qui vivaient en mauvaise compagnie. — MONTESQUIEU.

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LES BERGERS (entrant)

A Bethléem, disaient les anges,
Vous trouverez l'enfant
Dans une crèche, enveloppé de langes,
Heureux et triomphant.

Bergers, voici sa mère ;
Et ce modeste époux,
Son affectueux père.

Bergers, bergers, mettons-nous à genoux.

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

UN BERGER

Bravant la nuit
Et la sifflante bise,
Depuis minuit
Ton amour nous maîtrise.

Reçois, enfant, nos cœurs respectueux,
Que nous t'offrons par l'ordre de tes anges :
Pour t'adorer, leurs soins affectueux
Avaient formé nos timides phalanges.

LES BERGERS (chœur)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

UN BERGER

Ah ! Quel délit !
Jésus dans une crèche !
Et pour son lit
Un peu de paille sèche !

Jésus-Enfant, quel amour est le tien !
Ton abandon me fait verser des larmes !
O Dieu puissant, qui sera son soutien ?
De cet enfant, qui défendra les charmes ?

LES BERGERS (chœur)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

UN BERGER

Sa douce mère
Deviendra son soutien ;
Son tendre père,
Son fidèle gardien.

Ce tendre enfant, c'est le puissant miracle
Qui doit solder notre dette au Très-Haut.
Du fier Satan Il combattra l'obstacle,
Et des enfers Il vaincra le complot.

LES BERGERS (chœur)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable
Quelle douce faveur !

UN BERGER

L'aurore brille,
Inondant l'horizon ;
Son front scintille
Sous son rouge blason,

Adoucissons de nos voix la cadence,
Ne troublons pas son paisible sommeil,
Le jour naissant nous invite au silence ;
Bergers, bientôt, nous verrons le soleil.

LES BERGERS (sortant)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

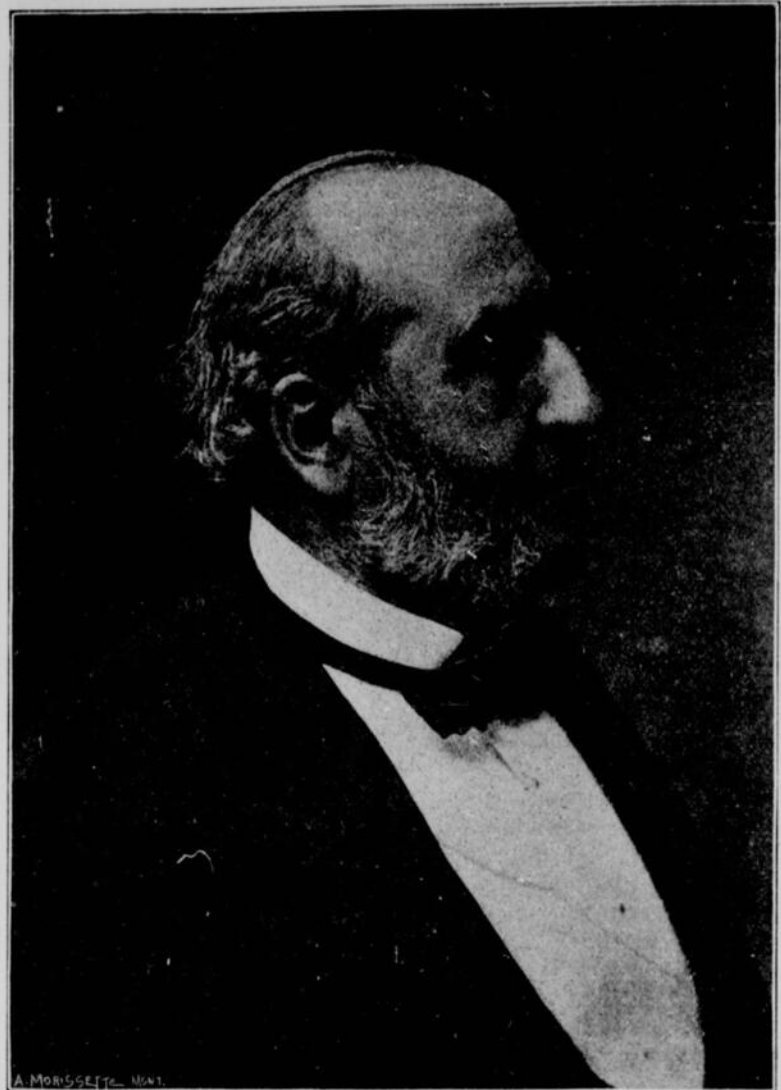
J. R. Legault

(A suivre)

ERRATA.—Dans notre dernier numéro, le quarante-huitième vers a été omis. Il faut lire :

Allons chanter Jésus
Et la chaste Marie...

(1) Tous droits réservés.



FEU LE Dr JULES-ÉMILE PÉAN

FEU LE Dr PÉAN

Nos lecteurs ont appris, depuis quelques jours, la perte que la France vient d'éprouver, par la mort de l'un de ses plus illustres enfants, M. le Dr Péan.

Avant de céder la plume à l'un des élèves du grand savant, M. le Dr François LeMoyné de Martigny, notre compatriote, nous tenons à rappeler la noble charité du Dr Péan.

Jamais les pauvres ne s'adressaient en vain à lui, et il les soignait presque mieux que les riches, les renvoyant chargés de provisions ou munis d'argent de façon à leur permettre de réparer leurs forces après leurs maladies.

Aussi, eut-il une fin enviable. Quand il constata lui-même les progrès rapides du mal qui l'emportait, il demanda le prêtre. Ce fut M. l'abbé de Cormont, chanoine de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris, qui l'assista, qui lui donna les secours de la religion en pleine connaissance.

« Avant d'accomplir ses devoirs religieux—disait M. le chanoine de Cormont sur sa tombe—il a prononcé ces belles paroles, si consolantes pour sa famille : Je veux mourir dans la foi de mes pères. »

C'est là l'éloge le plus complet du vrai savant : et Pasteur fut de la même trempe.

Honneur à ces vaillants chrétiens !

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui aime tous ceux qui aiment notre jeunesse studieuse, ose se joindre à la presse de tous les pays pour dire à la famille si éprouvée du célèbre docteur, toute la part qu'il prend à sa douleur : nous n'oublierons pas le cher et illustre défunt.

Nous laissons parler maintenant son élève : on sait combien le Dr Péan était bon pour nos jeunes médecins canadiens. Nous croyons que pour le Dr de Martigny, qui bientôt va se fixer au milieu de nous, c'est une garantie absolue de succès que d'avoir étudié sous un maître si distingué, si universellement apprécié.

FIRMIN PICARD.

Péan est mort.

L'une des plus brillantes et des plus solides gloires de la Chirurgie française, le créateur de la pince hémostatique, *pince Péan*, qui a fait faire un pas décisif à la grande chirurgie et à la chirurgie abdominale en particulier ; le maître qui pendant quarante années a étonné le monde par ses incessantes découvertes et ses extraordinaires opérations, le professeur qui venait se presser à ses cliniques si lucides et si instructives, les chirurgiens venus des quatre coins du monde pour puiser à la source même ses grandes méthodes opératoires, le travailleur infatigable dont la vieillesse n'avait pu entamer l'activité, est mort presque subitement dans la nuit du samedi 31 janvier, terrassé par une pneumonie infectieuse.

Cette triste nouvelle a eu un douloureux écho dans tout le monde savant, mais elle nous a plongés dans la désolation, nous ses élèves qui vivions à ses côtés et qu'il voulait bien faire participer à ses travaux, nous qui pouvions mieux que tous autres apprécier sa grande science et son grand cœur. Qui de nous aurait pu supposer en voyant, mercredi soir 19 janvier, à l'Hôpital International, que seul il avait fondé et qu'il entretenait de ses deniers, cet homme aux robustes épaules, à la carrure d'athlète, à l'activité juvénile, que nous voyions pour la dernière fois notre illustre maître à l'Hôpital ?

Le matin, il avait opéré avec son habileté ordinaire un énorme carcinome du rein. Le soir, malgré un malaise qu'il croyait passager, il vint à l'Hôpital s'assurer de l'état de la pauvre opérée et me donner ses dernières instructions, et le lendemain c'était lui qui avait besoin des soins de ses élèves et de ses confrères. La maladie est venue le prendre sur le champ de bataille et il est tombé comme un soldat, les armes à la main. Extraordinaire de force d'âme et de courage, il l'a été jusqu'à la fin ; et sa mort, comme sa vie, demeure un bel exemple à méditer. Dès les premiers moments, il ne conserva aucun doute sur l'issue fatale

de son mal et il le dit à ceux qui le soignaient, analysant son cas aussi froidement que s'il se fut agi d'un malade à l'hôpital ; regardant la mort en face, conservant jusqu'à la dernière minute son indomptable énergie et sa pleine intelligence, sans défaillance, sans une plainte ; n'oubliant en ces pénibles conjonctures rien ni personne, donnant à ses élèves à son chevet des conseils de père : *Marchez droit dans la voie du devoir et dans le sentier de la science, toujours droit.*

Une dizaine de minutes avant sa mort, il dit à sa malheureuse femme : " Fais retirer les enfants, je ne veux pas qu'ils assistent à mon agonie."

Il ajouta encore : " Je dois mourir, je meurs sans crainte, car j'ai fait mon devoir toujours."

C'est ainsi qu'il s'est éteint dans la soixante-huitième année de son âge. Belle mort et bien digne de sa belle existence toute entière d'énergie, de labeur acharné et de dévouement à la science et à l'humanité.

Nos lecteurs auront lu ailleurs des détails sur la vie et les ouvrages du grand homme qui vient de disparaître, laissant derrière lui un vide immense ; mais qu'il me soit permis à moi qu'il avait accueilli avec une bienveillance toute paternelle, qu'il avait tenu à placer auprès de lui dans cet Hôpital International objet de sa généreuse et incessante sollicitude, à moi à qui il ne ménageait ni ses enseignements, ni ses précieux conseils, qu'il me soit permis de leur dire la vénération profonde que m'inspirait cet homme, qui n'était pas seulement un grand savant, un opérateur incomparable dont l'habileté n'avait d'égale que la prudence, le sang-froid et la conscience, mais qui était encore le maître le plus habile à vous stimuler et le plus patient à vous instruire et, sous ses apparences un peu rudes, le cœur le meilleur, le plus sensible, le plus obligeant et le plus dévoué qui fût. Ceux-là le savent bien et en conserveront un impérissable souvenir, qui ont eu le bonheur de le voir de près : et sa disparition est pour eux un déchirement.

Sans doute, c'est une loi fatale qu'on ne puisse s'élever au-dessus de la foule sans susciter l'envie, les haines et les contradictions. Péan n'y avait pas échappé. Maintenant qu'il n'est plus, on commence à lui rendre pleinement justice. Pour moi, élevé dans un pays où Péan, loin d'être discuté, était universellement admiré ; bien plus, où il était considéré comme une sorte de demi-dieu, pour mes compatriotes et pour moi nous n'avons pas attendu jusque-là : nous n'avions jamais eu pour lui que de l'admiration et du respect.

De tels hommes ne devraient pas mourir, celui-ci du moins ne mourra pas tout entier, il vivra éternellement par ses belles découvertes, par ses merveilleuses opérations, et par les nombreux et substantiels ouvrages qu'il laisse après lui. Dans la dernière moitié du siècle, deux hommes, semble-t-il, se détacheront, qui ont apporté à l'art de guérir des découvertes dont toutes les conséquences ne peuvent pas être encore soupçonnées ; deux noms brilleront toujours d'un éclat sans égal :

PASTEUR — PÉAN

La chirurgie perd une de ses plus grandes gloires ; la France un de ses plus illustres enfants ; et moi, son modeste et reconnaissant collaborateur, un maître vénéré que j'aimais à l'égal d'un père.

Que sa famille désolée veuille bien trouver ici l'expression respectueusement émue des sentiments de sincère condoléance d'un de ses derniers internes.

FRANÇOIS LEMOYNE DE MARTIGNY.

Paris, le 3 février 1898.

FLEURS DU CLOITRE

Hommage reconnaissant à Mme Turgeon (née Berthelot).

" Ce jour-là, c'était fête au pieux monastère ;
Les roses s'effeuillaient sur le parvis austère ;
Les grands lis sur l'autel mêlaient en s'allongeant
Aux rougeurs des flambeaux leurs calices d'argent ;
Dans l'ostensoir vermeil où la foi le devine,
Jésus voilait sa vie et sa gloire divine ;
Et les anges sans bruit chantaient le Pain vivant ;
Ce jour-là, c'était fête au ciel comme au couvent."

Décembre avait cette journée-là une douceur inaccoutumée.

Le ciel s'éclairait radieux et splendide ; le soleil rayonnait gaiement ; il dansait, ce bon vieux soleil, son éclat se faisait sentir partout : dehors, il mettait des diamants aux brindilles des arbres et aux angles des pierres ; dedans, il parsemait de sequins et de paillettes d'or tout ce qu'il frappait.

Quel beau jour pour une fête religieuse, pour une union mystique !... J'entends une cloche argentine qui sonne doucement, elle m'appelle à une pieuse cérémonie... Allons ! peut être qu'au retour je m'écrierai avec Mme Louise de France : " Il fallait que je visse, comme saint Thomas, pour croire qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que celui d'être consacré à Dieu."

Le Convent du Sacré Cœur a, ce matin, une atmosphère de bonheur plus prononcée que jamais. Le silence même a quelque chose de joyeux. Les portes des classes se ferment à petit bruit, les privilégiées d'entre les élèves du pensionnat passent le long des corridors les bras chargés de fleurs au feuillage d'or ou d'argent, ou tenant à la main les cierges dont on doit garnir l'autel. Dans les couloirs on entend le frémissement des robes de bure. En échangeant un *ace*, les religieuses qui se rencontrent croisent aussi un beau regard radieux ; chacune se souvient d'avoir vu se lever pour elle une semblable aurore. Un hymne court dans la sainte maison. Le souffle de l'Esprit passe à la fois dans les salles, dans les parloirs, dans la chapelle. O saintes fêtes ! dont le monde n'a jamais compris la puissance, que votre charme est pénétrant, que votre souvenir demeure à la fois suave et fort à celles qui vous ont connues !

Les sons de la cloche deviennent plus faibles, les dames de chœur et les novices ont pris place dans leurs stalles. La chapelle se remplit insensiblement. Une foule recueillie, presque anxieuse attend. L'autel rayonne de fleurs et de cierges. Tout est pur et d'une blancheur liliale. L'orgue prélude par l'adieu de Schubert. Les strophes si tendres et si tristes de cette délicieuse mélodie me reviennent à la mémoire, je me surprends à murmurer tout bas :

Charmante sœur des anges,
Les cieux te sont ouverts...

Vas-tu prier un peu...
Pour qui te dit adieu ! ! !...

Pendant que mon imagination déploie à loisir ses ailes et donne audience aux souvenirs d'antan, une apparition ravissante, qui fait rêver du ciel, passe dans la nef : deux jeunes sœurs, fleurs écloses sur la même tige, une novice et une postulante, s'avancent lentement entre les deux mères qui doivent les présenter à leur époux divin. Rien de comparable à ces deux vierges... ces deux lis... ces deux anges ! ! !

A peine se sont-elles agenouillées sur leur prie-Dieu que la porte de la sacristie est lentement poussée, un moine s'avance gravement, il fléchit le genou devant le tabernacle. Il porte la robe brune des fils de Saint-François, et un crucifix se trouve passé entre sa robe de bure et la corde à gros nœuds qui lui sert de ceinture. Son apparition produit un effet spontané, électrique. La plupart des personnes qui l'examinent curieusement, ignorent son nom, mais un petit nombre d'assistants connaissent ce jeune religieux à l'air noble et bon, austère et doux, qui comme son Séraphique Père, a fait de la Pauvreté sa Dame révéérée, et de l'Humilité sa Compagne chérie.

Il demeure un moment immobile, les deux mains croisées sur sa poitrine, la tête penchée, les yeux fermés. Se recueillant en lui-même, il confie au cœur du bon Maître les paroles qu'il va prononcer ; enfin il se signe et dit d'une voix lente et douce : " L'épouse est prête ! *Alleluia !*"

Il développa ce texte avec une ampleur et une onction admirables. Hosanna sublime, entonné à la louange du cloître, de la vie perdue en Dieu. Ce que l'orateur trouva de mouvements admirables sur la loi du renoncement, le pouvoir de l'exemple, la joie des espérances célestes, nul ne saurait le dire d'une voix aussi forte, d'un cœur plus convaincu. C'est que dans les enfants de saint François l'amour divin débord

et de cet amour naissent non seulement des paroles admirables, mais des chants sublimes qui élèvent le cœur vers ces régions divines où brille le Soleil de Justice. Des pleurs d'attendrissement et de bonheur roulaient dans tous les yeux...

Après le sermon, la novice et la postulante s'approchèrent du sanctuaire. Le célébrant bénit le cierge qu'elles tenaient en main, image d'une pensée ardente se consumant devant Dieu ; il bénit les voiles, symbole d'une chasteté immuable ; puis, ces cérémonies symboliques achevées, l'heureuse professe alla s'agenouiller devant l'autel pendant que la nouvelle novice, quittant son prie-Dieu, laissait dans le chœur assombri le long sillon de sa robe frissonnante.

Quand elle reparut, elle portait une robe de bure et un voile. Le célébrant donna une dernière bénédiction aux fronts inclinés sous sa main consacrée.

Accompagnée des deux Mères-Suivantes, les deux petites sœurs allèrent saluer, l'une après l'autre, les religieuses agenouillées dans leurs stalles ; elles en reçurent le baiser de paix ; puis les chants cessèrent, l'encens s'éteignit, la foule sortit avec lenteur de la chapelle.

La fleur de votre héroïsme, madame, a donné au cœur du divin jardinier les lys brillants que vous aviez cultivés avec tant de soin. Au lieu d'éclater et de briller au soleil du siècle, ils vont s'ouvrir à l'ombre du cloître ; dérobés au monde, ils s'élèveront vers le ciel. Après avoir germé dans l'esprit de sacrifice, ils s'épanouiront dans la solitude et répandront pour le Sacré-Cœur leurs parfums suaves, tandis que vous, mère magnanime, infatigable de charité, âme altérée d'amour, de foi et de dévouement, vous continuerez votre pèlerinage, ignorant

" Tout ce qui dans le monde excite notre envie,
Tout ce que la fortune offre à notre désir,
Sans peine vous pourriez en former votre vie ;
Entre tous les bonheurs vous n'aviez qu'à choisir !"

Fauville

NÉCROLOGIE

A la mémoire de Mme Emile Dépocas.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce.
La mort sa majesté.

LAMARTINE.

Le glas funèbre jetait dans l'espace ses notes lugubres, et près de la couche mortuaire pleuraient l'époux, le père, la sœur et les frères de la morte bien aimée.

Aimable, gentille enfant, elle éclaira de sa gaieté et de sa tendresse les jours de ses parents.

Admirablement douce, cultivée par une brillante éducation, jeune fille, elle fit le charme de la société où elle vécut.

Sa sensibilité extrême, son admiration pour le beau, la portèrent vers les arts. Sa musique nous faisait rêver des célestes accords des anges.

Qui pourra oublier le calme de son regard, la douceur de son sourire ?

Le foyer paternel est encore embaumé des effluves de vertu, de bonté qu'y laissait, à son départ, l'épouse chérie que la mort a frappée dès la première année d'une union remplie de bonheur.

Il n'y a que la Foi, que le ciel, qui consolent d'une si grande perte ! Mais que l'époux et les parents affligés daignent accepter ces faibles condoléances comme l'écho de la sympathie générale.

R. I. P.

Augustin Tellier

L'homme le plus seul est l'homme le plus libre.—
IBSEN.



PLAC !... VOILA LE BONHOMME A QUATRE PATTES DANS L'EAU.—Page 743, col. 3

NOUVELLE CANADIENNE

LES MANGEURS DE GRENOUILLES

Une année — j'étais tout petit enfant — mon père loua un cocher du nom de Napoléon Fricot, qui eut, plus tard, son moment de notoriété dans le pays.

Compromis comme complice dans le procès retentissant d'Anaïs Toussaint, qui fut condamné à mort — en 1856, je crois — pour avoir empoisonné son mari, dans le faubourg Saint-Roch, à Québec, il eut la chance, s'il n'échappa point aux mauvaises langues, d'échapper au moins à la cour d'assises.

Le pauvre diable devait être innocent, d'ailleurs.

Je ne l'exonérerais point aussi facilement du soupçon d'avoir fait un doigt ou deux de cour à la jolie criminelle ; le gaillard était — dans l'infériorité de sa condition — une espèce de rêveur romanesque très susceptible de s'empêtrer dans une intrigue amoureuse ; mais, j'en répondrais sur ma tête, il était incapable de prêter la main à un crime.

La question est, du reste, parfaitement étrange mon récit, et je n'y fais allusion qu'incidemment.

Il y avait, à la porte de notre écurie, un vieil orme fourchu, dont les branches pendantes descendaient jusqu'au ras du sol.

Les jours de soleil surtout, quand son service lui laissait des loisirs — ce qui arrivait souvent — Napoléon Fricot y grimpeait, s'asseyait au point de jonction, à quatre ou cinq pieds de terre ; et là, dans le frissonnement des feuilles et les alternatives fuyantes des ombres et de la lumière, il composait des ballades et des complaintes, qu'il me chantait, le soir, d'une voix très douce et très mélancolique.

J'allais souvent m'asseoir sur une des racines du colosse, et alors le poète rustique lâchait le fil de ses rêveries pour me conter des histoires.

Comme tous les campagnards de sa classe et de son instruction il était fort superstitieux.

Il croyait aux revenants, aux loups-garous, aux "chasse-galeries," mais surtout aux feux-follets. Il prononçait *fi-follets*.

M'en a-t-il défilé, des aventures tragiques de pauvres diables égarés par les artifices de ces vilains esprits, chargés par le démon d'entraîner les bons chrétiens hors des droits sentiers !

Laissez-moi vous en rapporter une.

— Les fi-follets, disait-il, ne sont point, comme le croient les gens qui ne connaissent pas mieux, des âmes de trépassés en quête de prières.

— Ce sont des âmes de vivants comme vous et moi, qui quittent leur corps pour aller rôder la nuit, au service du Méchant.

— Quand un chrétien a été sept ans sans faire ses pâques, il court le loup-garou, chacun sait ça.

— Eh ben, quand il y a quatorze ans, il devient fi-follet.

— Il est condamné par Satan à égarer les passants attardés.

— Il entraîne les voitures dans les ornières, pousse les chevaux en bas des ponts, attire les gens à pied dans les fondrières, les trous, les cloaques, n'importe où, pourvu qu'il leur arrive malheur."

C'est à l'appui de cette théorie que Napoléon Fricot racontait l'histoire en question.

La chose était arrivée dans une paroisse des environs de Kamouraska — j'en ne me souviens plus quelle paroisse c'était.

Son oncle, un nommé Pierre Vermette, qui résidait tout près de l'église — un "habitant riche" — avait engagé, pour ses travaux, un garçon de ferme étranger à la "place".

C'était un grand individu de trente et quelques années, solide et vigoureux, qui venait "de par en-bas", — un Acadien, selon les probabilités, vu qu'il parlait "drôlement". Il disait *oun homme* pour un homme, il *faisions beng bian* pour il fait bien beau.

On remarquait en outre cette particularité chez lui qu'on ne le voyait jamais ni à la messe ni à confesse ; et, par extraordinaire, nul ne lui connaissait d'amoureuse dans le canton. Jamais il n'allait "voir les filles", suivant l'expression du terroir.

Ce n'était pas naturel, on l'admettra.

Pas l'air méchant, mais un caractère "seul". Le soir, quand les autres "jeunesses" s'amusaient, il se rencoignait quelque part, et fumait sa pipe en "jonglant".

Quelques-uns avaient remarqué que dans ces moments-là, les yeux du garçon de ferme avaient un éclat tout à fait extraordinaire, et qu'il lui passait, droit entre les deux sourcils, des yeux étranges.

"Un individu à se méfier", comme on disait.

A part cela, il était rangé, honnête bon travailleur, — exemplaire.

Il ne sortait jamais.

Excepté, pourtant, le samedi soir — dans la nuit.

Le samedi soir, vers onze heures et demie, quand tout le monde était couché, le gros terreneuve chargé de la garde des "bâtiments" faisait entendre un long hurlement plaintif, comme s'il eût "senti le cadavre", et, réveillés en sursaut, les gens de la ferme se signaient et récitaient un *ave* pour les "bonnes âmes".

C'est alors qu'on constatait l'absence de l'Acadien, qui ne rentrait que sur le matin, le pas lourd, la démarche hésitante, et se jetait, disait-on, sur son lit comme un homme "en fête".

Il ne pouvait guère être ivre cependant ; point de cabarets dans l'endroit ; et puis l'homme avait horreur de toute liqueur forte.

N'allant point à la messe, il dormait la grasse matinée du lendemain, et profitait de l'éloignement des gens de la maison pour préparer son déjeuner lui-même.

Avec quoi ? On n'avait jamais pu savoir.

Quelqu'un l'avait surpris à cuisiner une espèce de friture ni chair ni poisson, qui n'avait l'air de rien de connu, et dont personne ne put jamais deviner la nature.

Où allait-il ainsi une fois par semaine ?

Que faisait-il ?

Quel était le but de ces pérégrinations nocturnes ?

En quoi consistait cet étrange déjeuner ?

Ceux qui osèrent l'interroger là-dessus n'eurent pour toute réponse qu'un de ces coups d'œil qui n'invitent pas à recommencer.

En somme, ses allures n'étaient pas celles d'un chrétien ordinaire, et cela commençait à faire jaser.

On parlait de sortilèges, de sabbat, de rendez-vous macabres, de loup-garous, que sais-je ? Chacun comprend jusqu'où peuvent aller les cancanes, une fois sur cette piste-là.

Il ne fut bientôt plus question, dans toute la paroisse, que du "sorcier à Pierre Vermette".

Les passants s'arrêtaient à la dérobée pour le regarder travailler au loin dans les champs.

Quand on le rencontrait sur la route, les hommes détournaient la tête, les femmes se faisaient une petite croix sur la poitrine avec le pouce, et les enfants enjambaient les clôtures, pour "piquer" à travers les clos.

Et puis on l'accusait d'avoir le mauvais œil.

Si une vache tombait malade, si les poules refusaient de pondre, si une barattée de beurre tournait, le sorcier à Pierre Vermette était la cause de tout.

La réprobation publique s'attaquait même au fermier.

Pourquoi gardait-il ce mécréant à son service ?

Un bon paroissien, craignant Dieu, ne devait avoir aucun rapport avec ces suppôts de l'enfer. Il s'en repentait bien sûr.

La fille de Nazaire Tellier n'était-elle pas morte de la "picote," parce qu'elle avait dansé avec un étranger qui s'était mis à table sans faire le signe de la croix ? C'était là un fait connu de tout le monde.

Un "coureur de nuit" comme ça, ne pouvait qu'attirer la malechance sur tout le village.

— Mon pauvre oncle Vermette — je laisse ici Napoléon Fricot s'exprimer directement, — mon pauvre oncle Vermette sentait bien qu'il aurait dû renvoyer son engagé.

Mais il y avait un marché ; et c'était encore de valeur, un si bon travailleur, sobre, tranquille, pas bâtreux, toujours le premier à la besogne et pas dur d'entretien !

A part le drôle de comportement qu'on lui reprochait, il n'avait pas de défauts.

Cependant, il faut bien songer à son âme tout de même, et mon oncle se promit de watcher l'individu, et de découvrir à tout prix le secret de ses escapades du soir.

Comme de fait, le samedi arrivé, il fit semblant de se coucher à la même heure que de coutume, et alla se mettre au guet derrière une corde de bois qui faisait clôture au coin de la maison.

Là, il attendit.

Un peu avant les minuit, la porte s'ouvrit ; et, comme le temps était assez clair, mon oncle vit l'Acadien descendre le perron tout doucement et traverser le chemin, après avoir jeté un coup d'œil défiant autour de lui.

Il portait à la main comme manière de petit sac, et marchait la tête baissée, l'air inquiet, en sifflant, du bout des lèvres, suivant son habitude, quelque chose de triste qu'on ne connaissait pas.

A une dizaine d'arpents, sur la terre de mon oncle Vermette, il y avait une espèce de petit marais — une grenouillère, comme on appelle ça par chez nous — qui crouissait sous des flaques verdâtres, au milieu de vieux saules tortus-bossus et de grosses talles d'aunes penants.

On n'aimait pas à rôder dans ces environs-là, la nuit, vu qu'un quêtoux, que personne n'avait jamais ni vu ni connu, y avait été trouvé noyé l'année des Troubles.

Il avait les pieds pris dans les joncs ; sans cela, on ne l'aurait peut-être jamais découvert, tant la mare était profonde et sournoise.

C'est de ce côté que mon oncle vit l'Acadien se diriger.

Il sortit aussitôt de sa cachette, le suivit de loin, et le regarda aller, tant que la noirceur lui permit de l'apercevoir.

Mais quand il eut vu le grand diable disparaître sous les saules du marais, la souleure le prit, et il s'en revint à la maison.

Le lendemain, pendant la grand'messe, le bonhomme se reprocha son manque de courage, et jura bien d'être moins peureux le samedi d'après.

L'heure venue, il était embusqué de nouveau derrière la corde de bois. Seulement, sûr et certain que c'était la fraîche qui l'avait tant fait frissonner la première nuit, il s'était bien enveloppé cette fois dans une de ces grosses couvertes de laine grise qu'on jette sur les chevaux en hiver ; et, bien assis, le dos accoté comme il faut, il se laissa aller à sommeiller légèrement, en attendant son homme.

Tout se passa comme le samedi précédent, si ce n'est que mon oncle — qui n'était pas trop poltron, comme vous allez voir — suivit cette fois le rôdeur de nuit jusqu'à la grenouillère.

Là, la noirceur était si épaisse qu'il le perdit de vue. Le vieux ne se découragea point. Avec le moins de bruit possible, il s'enfonça à son tour sous les branches, et arriva au bord de l'étang vaseux.

Pas un coassement de grenouille, pas un sifflement de crapaud ; c'était preuve qu'il y avait là quelqu'un avant son arrivée. Pas difficile de deviner qui.

Mon oncle s'accroupit et fit le mort.

Tout à coup, il aperçut une petite lueur qui remuait tout près de terre, de l'autre côté de la mare.

—Un drôle d'endroit pour venir fumer sa pipe ! fit à part lui mon oncle Vermette.

Et puis tout haut :

—Jacques ! qu'il dit.

J'ai peut-être oublié de vous l'apprendre, l'Acadien s'appelait Jacques.

Et voyant qu'on ne répondait rien :

—Jacques ! répéta-t-il un peu plus fort.

Même silence.

—Jacques !... A quoi sert de faire le farceur ? je sais bien que t'es là : réponds donc !

Point de réponse.

—Es-tu bête, Jacques ! reprit mon oncle Vermette. C'est moi, le bourgeois. Je sais bien où t'es ; je sors de te voir allumer ta pipe. Tu peux parler va !

Motte !

Cela commençait à devenir épeurant ; mais, je l'ai dit, le bonhomme était pas aisé à démonter, et quand il avait une chose dans la tête, c'était pour tout de bon.

—J'en saurai le court et le long, se dit-il.

Et il se mit à suivre avec précaution le bord de l'étang.

La petite lumière qui aurait pu le guider, était disparue ; mais il connaissait les airs, et comme personne ne se serait sauvé sans faire du bruit, il ne pouvait manquer de rejoindre l'individu quelque part.

En effet, le vieux n'avait pas marché deux minutes, qu'il trébuchait sur le corps de quelqu'un étendu en plein sur le dos dans l'herbe.

—Hein !... fit-il en reprenant son aplomb avec un certain frisson dans le dos — ce qui était bien naturel ; qu'est-ce que c'est que ça ?

Mais à la lueur des étoiles, il eut bientôt reconnu Jacques.

—Allons, qu'est-ce que tu fais donc là, dit-il, grand nigaud ? Y a-t-il du bon sens de venir se coucher ici à des heures pareilles ? Voyons, lève-toi ; c'est comme ça qu'on attrape des rhumatismes et des maladies de pommons. Une drôle d'idée de dormir dans les champs en pleine nuit ! Allons, ho !... lève-toi, imbécile ! et à la maison, vite !

Mais il avait beau jacasser, pas de réponse.

On n'entendait tant seulement pas un souffle.

—Voyons donc, espèce de cancre, vas-tu écouter, une fois ! reprit le bonhomme en poussant Jacques du pied.

Jacques ne bougea pas.

—Dort-il dur, cet animal-là ! fit mon oncle en prenant son domestique au collet, et en le secouant comme un pommier. Allons, lève-toi ou je cogne.

Mais Jacques ne remua pas plus qu'une bête morte.

Le père Vermette ne savait trop quoi penser.

—En tous cas, dit-il, puisque tu veux absolument dormir là, tiens ! prends ça pour te préserver du «erein.

En même temps il lui jetait la grosse couverture dont il s'était lui-même enveloppé les épaules pour passer la nuit dehors.

Mais, comme il se baissait pour couvrir de son mieux la tête du dormeur, voilà qu'il entend quelque chose de terrible lui bourdonner aux oreilles :

—Buz !... buz !... buzzzz !...

Le bonhomme n'eut pas plus tôt levé les yeux, qu'il jette un cri, perd l'équilibre et tombe à la renverse.

La lumière qu'il avait aperçue en arrivant était là qui

voltigeait autour de sa tête, comme si elle avait voulu l'éborgner :

—Buz !... buz !... buzzzz !...

Mon oncle n'est pas un menteur, je vous le persuade. Eh bien, il prétend qu'un taon gros comme un œuf n'aurait pas silé plus fort.

La lumière était bleuâtre, tremblante, agitée.

Elle rougissait et pâlisait tour à tour, flambant par bouffées, comme la flamme d'une chandelle secouée par le vent.

Elle montait, descendait, rôdait autour de la tête de Jacques, puis revenait à chaque instant sur mon oncle, en faisant toujours entendre son buz !... buz !... effrayant.

Revenu à lui, le père Vermette sauta sur ses pieds, fit le signe de la croix et prit sa course en criant :

—Un fi-follet ! je suis mort !

Mais la maudite lumière l'avait ébloui, et plac !... voilà le bonhomme à quatre pattes dans l'eau.

Le fi-follet — car c'était un fi-follet en effet — avait changé la mare de place.

Heureusement qu'elle n'était pas dangereuse de ce côté-là.

Le bonhomme, après avoir placotté quelques instants, se repêche tant bien que mal, et clopin-clopant, le visage noir de vase, les habits dégoultants, la tête égarée, plus mort que vif, arrive au presbytère et raconte ce qui vient de lui arriver au curé réveillé en sursaut.

—Malheureux ! s'écrie celui-ci, vous avez peut-être envoyé une âme en enfer !... Vite, montrez-moi la route. J'espère qu'il ne sera pas trop tard, mon Dieu !

Et ils partirent tous deux presque à la course, mon oncle geignant et suant la peur, tandis que le curé récitait les prières des agonisants.

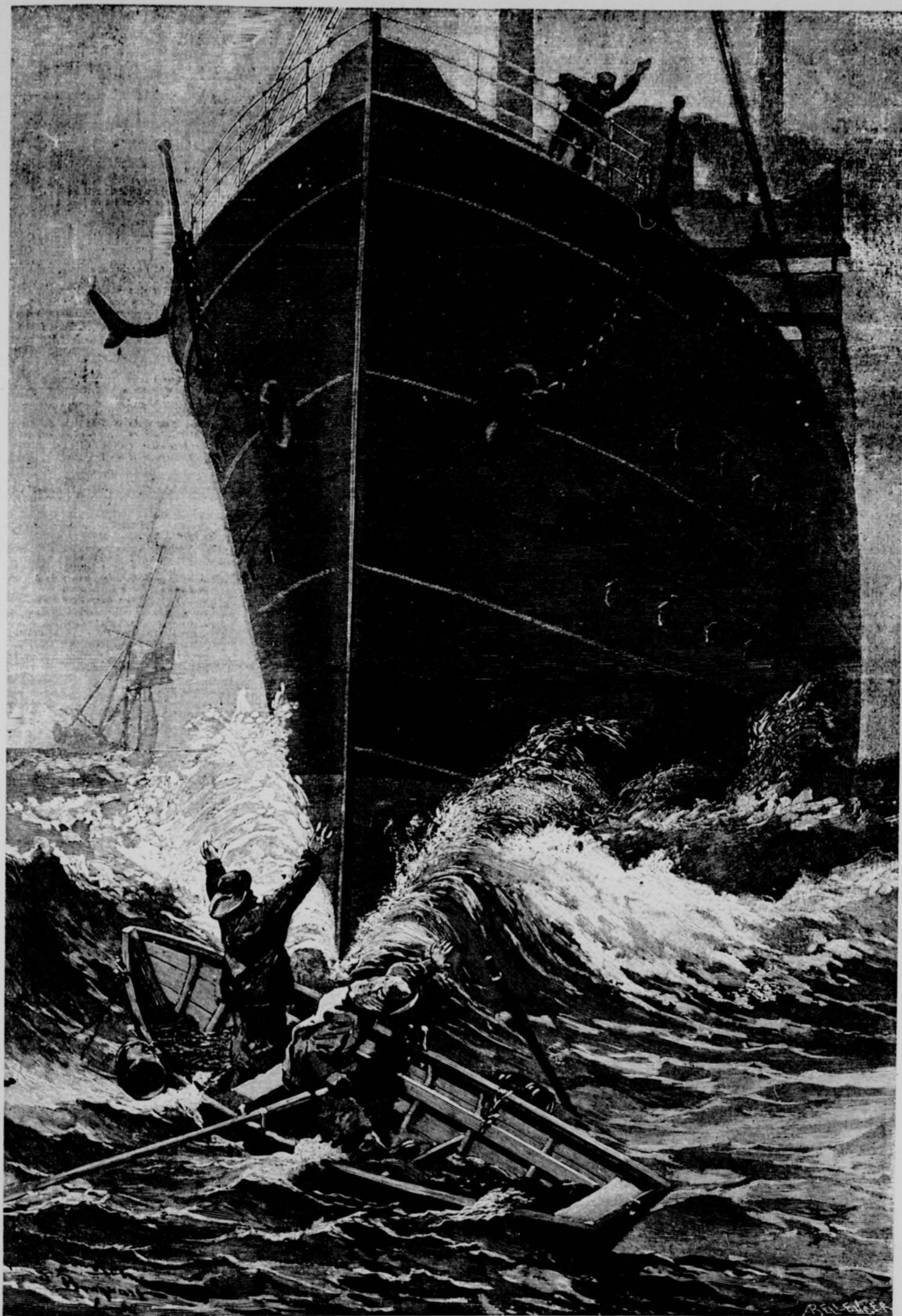
—Tenez, tenez, monsieur le curé, le voilà, c'est ici ! fit le pauvre vieux, tout essoufflé, en s'approchant de l'étang et en désignant l'endroit où il avait vu Jacques endormi.



Dessin de K.-J. Massicotte.



UN NOUVEL ECHEC DES ANGLAIS AUX INDES



LES DRAMES DE LA PÊCHE A TERRENEUVE. — Abordage d'une barque par un steamer.

La petite lumière devenue une simple lueur trouble, hésitante et blafarde, flottait en vacillant comme la flamme d'un lampion qui s'éteint, et semblait haleter autour de la tête du dormeur, sur laquelle mon oncle avait jeté sa couverture.

Elle n'avait plus envie de faire buzzz ! j'en réponds.
— *A porta inferi libera nos, Domine !* fit le prêtre en se signant.

Puis il s'approcha d'un pas fermé, se pencha, saisit le coin de la couverture et la tira rapidement à lui.

Psst !

La petite lumière disparut aussitôt dans la bouche de Jacques, qui s'éveilla tout à coup avec un cri si terrible, que mon pauvre oncle ne revint à lui que le lendemain matin.

Au petit jour, on le trouva sans connaissance, blême comme un drap et enveloppé dans sa couverture, derrière sa corde de bois.

La preuve qu'il y avait du surnaturel dans l'affaire, c'est que les hardes du bonhomme ne portaient aucune trace de son plongeon dans la grenouillère.

Huit jours après, le pauvre vieux était encore au lit, avec une fièvre de chien.

Le curé, qu'on avait fait demander, prétendit ne rien savoir : les prêtres n'aiment pas à parler de ces cinq sous-là, c'est connu.

Quant à l'Acadien, on remarqua qu'il était un peu pâle, mais il travailla toute la semaine comme si de rien n'était.

Seulement, le samedi suivant, il sortit de nouveau sur les minuit, et ne reparut pas.

Des pistes toutes fraîches conduisaient du côté du marais.

On les suivit, mais tout ce qu'on trouva, ce fut, à côté d'une glissade dans la vase, un petit sac rempli de cuisses de grenouilles — qu'on fit brûler.

Plusieurs jours plus tard, on découvrit le cadavre du sorcier, qui flottait parmi les joncs.

Tel fut le récit de Napoléon Fricot.

Si on ne croit pas aux *fi-follets* après ça...

Napoléon Fricot

EPIGRAMME

ENTRE AUTEURS

Je suis content, je viens de terminer un livre
Le plus beau dans son genre et fait avec bon goût.
Ce n'est pas sans espoir qu'au public je le livre.
— Heureusement, mon cher, le public n'est pas fou.

PAUL IVRY. *St-Télesphore, mars 1898.*

AU BONHEUR DE LA SOLITUDE

Dédié à mon vénérable cou-sin, le Révérend Messire J.-E. Panneton, archiprêtre.

*Quel bonheur dans la solitude !
Loin de toute sollicitude,
Là coule auprès d'un Dieu Sauveur
L'étude,
Pour connaître le vrai bonheur
Du cœur.*

*Là, le Ciel s'ouvre sur la terre,
Semant la paix après la guerre ;
Là, Dieu converse avec les siens
En père,
Et comble tous leurs chers liens
De biens.*

*Là, l'homme pense pour connaître,
Pour voir, aimer, servir son Maître ;
Pour comparer au Roi des rois
Son être,
Et du monde au prix de la croix
Les lois.*

*Si je ne perds point votre grâce,
Que votre volonté se fasse ;
Tout ce qui n'est pas vous, Seigneur,
Qu'il passe,
Si telle est sur l'Arbre-Sauveur
Ma fleur.*

*Je ne perds rien loin de ce monde,
Loin de sa misère profonde ;
De vos délices tout mon cœur
S'inonde,
En contemplant mon Créateur
Sauveur.*

*Vous êtes seul mon bien suprême,
Je ne veux rien, hormis Vous-même ;
C'est Vous seul que partout je cois,
Que j'aime ;
C'est Vous seul qu'appelle ma voix
Cent fois.*

*C'est Vous seul que partout j'adore,
C'est Vous seul que mon âme implore ;
C'est pour Vous seul que mon cœur bat
Encore ;
Pour Vous seul un digne soldat
Combat.*

*C'est à Vous seul que j'abandonne,
Et ma victoire et ma couronne ;
Point d'ennemi dont quelque effort
M'étonne ;
Vous menez seul jusqu'à la mort
Mon sort.*

MARIA HÉROUX.

NOS GRAVURES

DANGERS DE LA PÊCHE EN MER

Pauvres marins !...

Tous les ans, du port de Fécamp seul, partent plus de 50 navires montés par 1500 hommes, qui vont sur les côtes de Terre-Neuve faire la pêche à la morue.

Les bateaux servent de séchoir, de saloir ; les chaloupes sont employées, une fois à destination, à tendre les engins de pêche, ou à relever le poisson.

Presque tous les grands vapeurs transatlantiques, pour abrégé leur route, passent dans les eaux de Terre-Neuve. Très fréquemment, un brouillard intense règne sur ces parages. Les navires en fer, dans leur irrésistible impulsion et malgré l'attention des vigies, passent : gigantesques boulets, ils coupent les chaloupes en deux...

Et là-bas, sur les côtes de la belle France, pleurent chaque année des mères, des épouses, des sœurs, des fiancées dont le bonheur a été détruit d'un coup, souvent sans témoins ; l'engloutissement s'est fait instantané ; les flots inconscients, ne cessent de se bercer sur les tombes liquides ; la mer immense module ses clapotis argentins, ou mugit ses longs hurlements sous le vent éblouissant...

J'ai passé quatre fois par ces endroits maudits pour les pauvres pêcheurs : la vague s'élançait rugissante sur la coque de fer du navire, semblant se cabrer devant cette résistance moqueuse. De la crête des vagues s'échappaient des millions de perles retombant sur le sein fluctuant de la lame... je les croyais des pleurs — des pleurs sur tant d'infortunes voulues par la terrible niveleuse !...

O Dieu ! protégez nos pauvres marins !... — F. P.

UN NOUVEL ÉCHEC DES ANGLAIS AUX INDES

Cet échec, très grave, a été subi il y a quelques jours par la brigade Westmacott, au cours d'une opération d'ensemble effectuée contre les Afridis par quatre brigades anglaises.

Au moment où un corps composé d'un bataillon du régiment de Yorkshire et de quatre compagnies de Sicks avec deux canons avait franchi, sans avoir rencontré de résistance, une gorge du Kothal, on s'aperçut qu'une compagnie, laissée sur une hauteur qui commandait la passe, avait été délogée par l'ennemi.

Les troupes anglaises commencèrent la retraite ; les Afridis, les harcelant, leur infligèrent d'assez grandes pertes. La colonne put enfin sortir de la passe avec l'aide du général Westmacott, venu à la tête de quatre cents hommes.

En ce qui concerne les officiers, les pertes télégraphiées hier sont exactes.

Pour la troupe, il y a eu quinze morts, trente et un blessés et douze disparus, dont un blessé prisonnier.

UNE MAUVAISE FARCE



— Dis donc ? Gugusse, si qu'on changerait ces deux écriteaux de place ?



— Dépêche-toi, y vient du monde.



L'ouvrier. — Y sont z'épatants ces habitants, en v'la un qui donne ses pommes pour rien, à c't saison.



— Ah ! j't'y pince, filou, canaille. J'vas t'apprendre à m'voler mes pommes !

des Afridis, tous dans le régiment du Yorkshire.

Il y a eu trois Sicks blessés.

Les cadavres du colonel Haughton et d'un soldat ont été rapportés ; des détachements sont à la recherche des autres.

D'après le rapport du général Westmacott, le conduite des troupes anglaises a été superbe ; l'ennemi a subi de fortes pertes.

Des renforts importants ont été envoyés dans la passe.

Un journal anglais commentant le désastre du 29 janvier, a constaté qu'il serait impossible d'arriver à un arrangement avec les Afridis avant d'avoir entrepris une nouvelle campagne contre eux au printemps prochain.

ECOLE LITTERAIRE

Comme toujours, la réunion hebdomadaire (4 mars) a été charmante. M. G. A. Dumont présidait. M. le docteur Legault a été élu membre de l'Ecole après lecture d'un poème : *Mon Drapeau* et d'une poésie : *Stances au Saint-Laurent*. Cet écrivain est un travailleur de beaucoup de mérite qui fera honneur à notre littérature. M. E.-Z. Massicotte a lu une désopilante charge canadienne : *La Femme, d'après le président Laidoueur de Tiel Carls*, et une nouvelle historique : *L'antiquaire*, qui ont été bien goûtées.

M. Wilfrid Larose a terminé la séance par la lecture d'un *Conte du pays* qui tour à tour a attristé et fait rire l'auditoire. Ce morceau rempli d'humour a été fortement applaudi.

L'ŒIL D'UNE TEMPÊTE

Vous souvient-il encore du terrible cyclone qui, en juin 1896, dévasta la ville de Saint-Louis, aux Etats-Unis ? Singulière question, n'est-ce pas ? Comme si un désastre tel que celui qui en fut la conséquence s'oubliait si vite ! Mais nous sommes ainsi faits que les malheurs qui ne nous frappent pas personnellement échappent à notre souvenir avec une étonnante rapidité—non pas certes que nous ayons tort, nous aurions souvent et trop à souffrir. Le cyclone que nous venons de rappeler, et qui causa un si grand désastre dans tout l'Etat du Missouri, nous a conduit à dire quelques mots de ces perturbations atmosphériques, et surtout d'une particularité fort intéressante qui les accompagne, notre intention n'étant nullement de nous étendre ici sur une question que M. Faye a si savamment étudiée.

Qu'ils s'appellent cyclones, tornados, typhons, ou autrement, ces phénomènes présentent entre eux beaucoup d'analogie. Tous sont animés d'un mouvement rapide autour d'un axe vertical et prennent naissance dans des régions plus ou moins élevées de l'atmosphère, pour descendre jusqu'au niveau du sol ou de la mer, en affectant la forme d'un colossal entonnoir dont la pointe servirait tournée en bas. Pour "descendre," disons-nous, car d'aucuns ont voulu ne reconnaître là qu'un mouvement ascensionnel. Le mouvement de rotation de la masse donne effectivement lieu, dans l'un et l'autre sens, à des oscillations verticales, mais leur résultante est en réalité dirigée vers la terre.

Maintenant, que faut-il entendre par "œil" d'une tempête ? Voilà, n'est-il pas vrai, une dénomination bizarre ? Bizarre, sans doute, mais pas autant que la partie qu'il désigne. Qu'on imagine une zone tranquille comprise dans une ceinture de tourbillons d'une violence extrême, et l'on se représentera le "calme" ou "œil" de la tempête. Dans la marche d'un cyclone, par exemple, il y a lieu de distinguer les premières rotations, vents circulaires qui balayent tout sur leur passage, puis une période de repos relatif et, enfin, les dernières rotations. Ainsi, brusquement, à un bouleversement effroyable, ayant atteint son maximum d'intensité, succède une accalmie dont la soudaineté, d'un effet étrange, produit "plutôt l'étonnement qu'une impression de sécurité, tant on s'y sent en

dehors des lois ordinaires de la nature", dit M. de Marivaux, dans son rapport sur le cyclone par lequel passa sa frégate la *Junon*, le 1er mai 1868, en allant de la Réunion à Singapore.

Le calme est comme le centre des tourbillons : il résulte d'un courant d'air descendant sans tourner de hauteurs variables, suivant qu'il s'agit de cyclones ou de tornados. Lors de son passage, des débris, des oiseaux, des poissons volants, des insectes, des papillons tombent de tous côtés. La plupart sont morts ; quelques-uns vivent encore mais sont à peu près anéantis. On a trouvé parfois en pleine mer, à de grandes distances des continents ou des îles, des échassiers, fréquemment des pétrels, que leur grande puissance de vol maintient pourtant longtemps, mais qui finissent par s'abattre épuisés sur le pont de quelque navire, ou par tomber dans la mer, faute d'endroit où se reposer. Comment expliquer la chute, si loin de la terre ferme, d'êtres aussi fragiles, sinon par l'hypothèse que, rabattus vers le sol et, pour ainsi dire, étourdis, aux premiers souffles de la tempête, ils se sont repris à vivre, au passage du calme, ont recouvré leur vol, et ont été entraînés par le cyclone. M. Faye compare le "calme" à une cage, dont le diamètre serait de 12 à 15 milles, et dont la vitesse de translation serait de 3 à 5 lieues à l'heure, vitesse inférieure, dans les régions tropicales, à ce qu'elle sera ultérieurement dans les zones tempérées. Quant à la durée du passage, elle peut atteindre deux heures et même davantage, avant que les rotations recommencent.

Eh bien ! le sens descendant des rotations n'est-il pas évident ? S'il en était autrement, lors des premiers tournoisements de la tempête, les insectes, les légers papillons en particulier, ne seraient-ils pas emportés, lancés vers la base du cyclone, pour retomber partout ailleurs que dans la zone de calme ?

De telles observations résolvent le problème longtemps discuté, et les plus tenaces devront bien admettre que les cyclones n'ont pas leur origine en bas et ne s'élèvent pas "de la terre jusqu'aux nues."

J. PROTEAU.

CONSEIL UTILE

ARRANGEMENT DE MERCERIE

Toute maîtresse de maison soigneuse doit tenir en ordre toutes les fournitures de mercerie et doit posséder une boîte à compartiments pour y placer des provisions de fil, attaches, crochets, aiguilles, boutons, etc.

Pour ces derniers, il est de bonne précaution, sitôt qu'un corsage est mis de côté et qu'on en a enlevé les boutons, de coudre ceux-ci sur des cartes comme on les vend dans le commerce.

De cette façon on voit tout de suite le nombre des boutons que l'on possède, leurs différentes espèces ou grandeurs et ceci évite des recherches souvent longues et minutieuses.

THÉÂTRES

PARC SOHMER

L'administration du Parc Sohmer annonce pour le dimanche, des variétés de toutes sortes par des comédiens, des imitateurs, des duettistes, des contorsionnistes indiens ; des chants des plantations (cela doit être utile à nos cultivateurs...) et bien d'autres choses.

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le Théâtre Français donne, cette semaine, à ses habitués : *Aristocracy*, une pièce de Bronson Howard. C'est la meilleure et la moins usée des œuvres de ce grand dramaturge. La scène se passe à San Francisco. M. Phillips a fait des déboursés extraordinaires pour faire venir Englenhart et Raymond, deux femmes très habiles à manier le fleuret, et il s'attend de recevoir un encouragement favorable.

La compagnie dramatique s'occupe activement en ce moment de préparer *Rosedale*, qui sera bientôt représenté au Français, promet d'être un immense succès.

GRAVURE-DEVINETTE

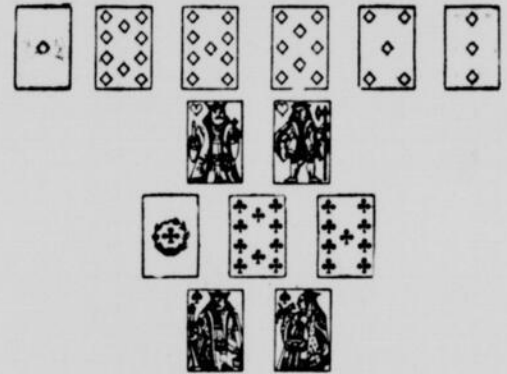


—Veux-tu me laisser, ou j'appelle au secours l'homme qui porte ses seaux d'eau là-bas !—Où est-il ?

JEUX DE CARTES

LE WHIST

Le jeu du quatrième est ainsi composé :

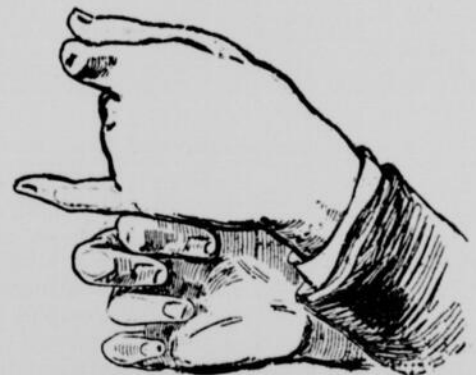


C'est carreau l'atout, et les cartes sont tombées de cette manière :

Roi de carreau, trois de cœur, deux de trefle. Comment jouerez-vous ?

JEUX DE MAINS

PROFH.



LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le mouvement rythmé qui la poussait s'arrêta tout d'un coup. Carmen se trouva debout, les pieds dans le sable ; puis, ce fut plus dur, plus résistant, elle marchait sur des roches polies et glissantes.

Bientôt enfin, elle n'était plus dans l'eau ; le sol était solide.
— Vous êtes sauvée, lui dit une voix qu'elle reconnut aussitôt.
Alors Carmen, dit avec un accent infini de reconnaissance :
— Merci, M. d'Alboize !

C'était bien Robert d'Alboize qui l'avait sauvée. Ils avaient atteint un îlot, presque à fleur d'eau à l'endroit où ils avaient abordé, mais qui s'élevait plus loin à une certaine hauteur.

L'îlot n'était pas aride ; entre les rochers, une végétation avait poussé.

La jeune femme tremblait comme une feuille ; le séjour dans l'eau, l'émotion, la brise qui s'élevait aux premiers rayons de l'aurore la glaçaient.

Robert avait très froid aussi. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, inconsciemment ; il vit de petits arbustes.

Machinalement, il porta la main à la poche de son pantalon trempé d'eau.

Il eut un geste de satisfaction, suivi bientôt d'un mouvement de déception ; cependant il dit à Carmen :

— Courage !

Robert tira de sa poche une petite boîte nickelée ; il fit jouer le ressort et tira une allumette bougie.

Si la boîte était restée imperméable, ce qui lui paraissait douteux le jeune homme allait pouvoir empêcher sa compagne de succomber au froid, après l'avoir disputé victorieusement aux vagues.

Il essuya la boîte sur l'herbe très sèche et frotta successivement et sans succès une douzaine d'allumettes.

Enfin il poussa un cri de joie. L'une d'elles restée sèche au milieu des autres s'était enflammée.

Arrachant des branches, des broussailles et des brindilles, Robert eut vite fait de former un bûcher, auquel il mit le feu.

La flamme pétilla bientôt.

Il était temps ; Carmen allait s'évanouir.

La chaleur de ce foyer improvisé commença à sécher les vêtements des naufragés.

XXXIX

ÉPAVES

La comtesse douairière, Georges et Hélène étaient revenus à Kerlor depuis dix jours.

Il avait été décidé que l'enfant attendu par eux, naîtrait sur le sol breton, dans le château des aïeux, dont on espérait qu'il aurait la vaillance et les vertus.

Le séjour à Paris avait ravi Hélène pour qui l'amour de Georges ne cessait de se manifester de la façon la plus passionnée.

Le ciel avait béni cette union, puisque la comtesse Georges de Kerlor allait être mère.

Décrire les transports de Georges quand il apprit cette nouvelle nous paraît impossible ; sa joie tenait du délire.

Il étreignait sa femme et sa mère et leur prodiguait des baisers fous.

La vieille maman avait pris une telle part au bonheur de ses enfants que sa santé paraissait s'être définitivement rétablie.

Aussi n'avait-elle pas hésité un seul instant à accompagner Georges et Hélène à Paris.

Le Dr Laroche, consulté avant le départ, n'avait présenté que

quelques considérations visant surtout le traitement à continuer et l'hygiène spéciale qui s'imposait.

La maman et ses enfants étaient restés six mois à leur hôtel du Parc des Princes, au bois de Boulogne.

Quand tout fut réglé pour la rentrée à Kerlor, le cœur de la douairière tressaillit d'aise.

Georges et Hélène allaient continuer à l'entourer ; elle attendait un petit-fils ou une petite-fille, à la volonté du bon Dieu ; elle allait surtout se retrouver dans ce domaine, qu'elle préférait à tous les pays du monde.

Le voyage, accompli rapidement et dans les conditions de luxe que les heureux de ce monde trouvent réunies actuellement, ne fatigua pas Hélène.

Jamais ses beaux yeux n'avaient mieux reflété l'azur céleste.

Hélène était restée la bonne, modeste et douce créature que nous connaissons.

Quand Georges célébrait la beauté de sa femme, elle souriait ; mais pourtant elle l'écoutait, se disant que c'était grâce à ces charmes qu'elle exerçait sur lui cette influence constante qui le transformait au point que ses emportements subits avaient cessé.

Elle avait un geste si charmant, quand elle voyait poindre l'irritabilité, que Georges, confus, prenait la mine d'un enfant grondé et se mettait bientôt à rire.

D'ailleurs, ses sujets de mécontentement étaient très rares.

Hélène, qui avait laissé à la femme de charge, Mme Crépin, le soin de gérer les dépenses de la maison, ou du moins du jeune ménage, comprit la nécessité de s'occuper d'une foule de petits détails, dont elle ne soupçonnait pas l'importance.

Mme Crépin, une parente de Monique Aubierge—l'institutrice de Mlle Yolande de Guidelvinec—était entrée à Kerlor au moment du mariage du comte Georges.

Elle avait été recommandée et présentée par Mariana. Nous verrons bientôt comment Mme Crépin justifiait la confiance dont elle avait été l'objet.

La comtesse douairière ne souffrait pas de cette catastrophe financière qui en eût terrassé tant d'autres ; le but rêvé par Georges, Hélène et Carmen était atteint. Cependant, M. de Kerlor était beaucoup moins résigné qu'il n'en avait l'air.

En sa qualité de grand seigneur, il méprisait la fortune ; mais il la voulait pour sa femme, pour cet héritier attendu. Aussi, avait-il résolu de prendre un parti énergique dès que les circonstances lui permettaient de mettre ses projets à exécution.

Ces projets avaient été différés ; Georges en profita pour les étudier plus sérieusement, pour les mûrir davantage.

Il voulait à tout prix regagner le demi-million que Jacques Roman-Guinec lui avait enlevé.

D'ailleurs, le jeune gentilhomme ne voulait pas rester dans l'oisiveté. Plus que personne, dans son monde, il comprenait la nécessité de mettre en œuvre toutes les forces latentes qui permettent à un homme, si haut qu'il soit placé, de ne pas rester un inutile.

Ce n'était pas Hélène qui aurait combattu chez son mari ces louables intentions elle ne discutait que sur l'opportunité des mesures à prendre.

La maman et la jeune femme s'étaient réinstallées en Bretagne avec une vive satisfaction, et Georges l'avait certainement partagée ; mais s'était trouvé un peu désorienté au bout de quelques jours.

Il n'avait plus de compagnie pour les longues chevauchées à travers les landes et les guérets, ou les délicieuses excursions sur les bords de l'Océan.

Si Carmen avait été là, au moins, le frère et la sœur eussent repris en partie leur existence vagabonde d'autrefois ; mais Georges restait isolé.

A part quelques excursions en voiture, qui ne satisfaisaient qu'imcomplètement son besoin d'activité, et la promenade sous les grands arbres du parc de Kerlor, le comte était forcé de mener une existence sédentaire pour laquelle il n'était pas fait.

C'était Hélène qui le suppliait de reprendre ses habitudes d'autrefois, en attendant qu'elle fût redevenue valide,—ce qui ne tarderait pas, ajoutait-elle avec un sourire.

En effet, d'un jour à l'autre, le grand événement attendu pouvait se produire.

Au milieu de cette période d'attente, une lettre de Carmen était arrivée, annonçant son prochain retour avec son époux ; toutefois, la date n'était pas précisée.

Fallait-il attribuer cette lacune à une distraction de la jeune femme, d'autant plus qu'elle désignait le navire qui les ramenait ?

Carmen avait des moments d'étourderie. Quoi qu'il en fût, cette lettre avait été chaleureusement accueillie.

Saint-Hyrieux et sa femme seraient à Kerlor au bon moment. Ils assisteraient au baptême. Firmin et Carmen étaient un parrain et une marraine tout désignés.

Georges qu'elles ne sortiraient pas ; le ciel était incertain et des menaces d'orage planaient dans l'air.

La jeune femme s'adressa à son mari :

— Nous ne voulons pas vous condamner à rester au château.

— Non, bien certainement, appuya la mère, et nous exigeons que tu fasses ta promenade habituelle.

Georges se proposait de faire seller son cheval, lorsqu'il se ravisa, et commanda à Toussaint d'atteler le " buggy ". M. de Kerlor conduirait, son serviteur l'accompagnerait.

Après avoir embrassé sa mère et sa femme, il partit, déclarant qu'il ne resterait que deux heures dehors.

En voiture, Georges pensa à la lettre de Carmen ; il avait hâte de revoir sa sœur ; sans doute à cette heure, elle n'était pas loin de la Bretagne.

Il se souvint que le bateau sur lequel les époux devaient faire la traversée s'appelait le *Prins-Hendrik*.

Georges allait tout simplement se rendre à Brest et demander dans les bureaux de la navigation si l'on attendait ce navire, qui était peut-être déjà signalé.

— Quelle surprise, se disait-il, si je ramenaient au château Carmen et Firmin !

Il ajouta :

— Ce n'est guère vraisemblable, Saint-Hyrieix nous aurait télégraphié son arrivée... Il est vrai qu'il faut du temps au père Malarec, le piéton du télégraphe, pour gagner Kerlor... Quand j'y rentrerai, le bonhomme sera peut-être venu.

Le buggy suivait la route qui longeait la mer, escaladant les falaises redescendant dans les vallées, courant tout près de ces grèves pittoresques, parfois étranglées entre les rochers, parfois, au contraire, dominant une immense étendue de pays, d'où la vue planait en même temps sur l'Océan et sur la campagne.

Tout à coup, Georges de Kerlor s'interrompit dans ses réflexions.

A un coude de la route, il aperçut un groupe d'hommes et de femmes s'agitant tumultueusement.

Les uns levaient les bras, d'autres couraient à toutes jambes vers un but désigné, bref, cette pantomime animée annonçait quelque chose d'anormal, car les paysans bretons sont généralement placides, pour ne pas dire indifférents.

Georges tressaillit.

— Tu vois, Toussaint ? fit-il.

— Mais oui, monsieur le comte, m'est avis que ça a l'air de chauffer là-bas... Les gars sont tous en ébullition.

— Qu'est-ce donc ? se demanda M. de Kerlor.

Il pressa l'allure du poney et atteignit bientôt un homme, qui, détaché du groupe, courait de toutes ses forces vers le village, encaissé dans la vallée à quelque distance de la route.

— Hé ! Julian ! appela Georges... Que se passe-t-il donc ?

Julian s'arrêta dans sa course. Il respira bruyamment et répondit :

— Ah ! monsieur le comte... Quel malheur !... Quel malheur.

L'émotion de M. de Kerlor redoubla.

— Parle ! dit-il.

— Ah ! monsieur le comte !..

— Encore une fois, explique-toi.

— Un abordage !

— Un abordage !

— Oui, expliqua Julian, cette nuit... Le temps était si beau qu'il ne peut s'agir d'autre chose.

— C'est près d'ici ? demanda Georges.

— Pas loin, bien sûr... La marée, en revenant, a déjà rejeté bon nombre d'épaves... C'est comme ça que nous avons appris le sinistre... Nous avons déjà relevé trois cadavres sur la grève... Le flot monte encore, on s'attend à en trouver d'autres.

— Et pas un vivant ?... Pas un de ces corps qu'on puisse parvenir à ranimer ?

— Jusqu'ici pas un seul... Ceux qu'on a trouvés ont bien rendu l'âme.

— Mon Dieu ! fit Georges avec la plus grande pitié.

Julian reprit :

— Pour sûr les vagues en ramèneront d'autres... On prépare des secours et des brancards... tandis que les gars vont battre la côte et chercher sur les grèves d'alentour.

— Je vais vous aider ! s'écria Georges.

Et, jetant les rênes à Toussaint, le comte sauta à bas de sa voiture.

— Retourne au château, commanda-t-il à son serviteur... Explique à ma mère et à madame que je serai en retard... Elles me pardonneront en pensant que je vais peut-être sauver la vie à des malheureux... Et surtout, envoie par ici tout le monde disponible.

Puis, tandis que le buggy s'éloignait, Georges rejoignait le groupe et s'écriait :

— Allons, camarades !... à l'œuvre !

Les Bretons accueillirent avec enthousiasme le jeune châtelain et s'approprièrent même à lui obéir.

Sous sa direction, plusieurs détachements se formèrent et, se

partageant les criques voisines, partirent dans des directions différentes, afin d'explorer la grève dans ses recoins les plus cachés.

La funèbre recherche durait depuis plusieurs heures.

Cinq autres cadavres s'étaient ajoutés à ceux que le flot avait déjà rendus.

Quant au nom du navire perdu, à une indication quelconque sur son origine ou sa destination, rien dans les épaves recueillies ne pouvait encore fournir le moindre renseignement.

La nouvelle de la catastrophe s'était rapidement propagée, et les secours étaient arrivés nombreux et actifs.

Le jour commençait à baisser.

Toute la population du littoral, échelonnée sur la côte, fouillait les moindres anses, cherchant dans le creux des rochers, explorant les algues et les varechs.

Au premier rang des travailleurs Georges se signalait, plus empressé, plus audacieux, plus entreprenant dans ses investigations que les pêcheurs ou les marins les plus aguerris.

Son œil anxieux interrogeait l'horizon. Il se demandait s'il n'allait pas voir apparaître des malheureux cramponnés à une épave et qu'il pourrait sauver juste au moment atroce où les naufragés perdent le dernier espoir.



Ce fantôme se coulait parmi les pierres.—Page 750, col. 1

Il se disait qu'il n'était pas possible que le navire inconnu eût péri corps et biens.

Le flot n'avait ramené que des noyés, mais des passagers ou des matelots avaient dû se jeter dans les canots, et, grâce au calme de l'Océan, ils n'avaient pu tous sombrer.

Dans le plus grand désastre maritime, il y a toujours des êtres humains qui se cramponnent à un débris avec une énergie suprême.

Si l'accident ne s'était pas produit trop loin de la côte, quelqu'un finirait par y atterrir.

Est-ce que la mer n'allait pas ramener au moins un vivant ?

M. de Kerlor, dans son ardeur, s'était peu à peu, sans le remarquer, séparé du gros de la petite troupe qu'il dirigeait.

Il parvint ainsi jusqu'à une sorte de môle naturel, formé par des rochers amoncelés et se dressant comme une obstacle infranchissable entre la falaise et la mer.

Georges fit un violent effort ; ses deux mains s'accrochèrent à une épaisse touffe de lichens, poussée dans une anfractuosités du roc, ce qui lui permit de hisser le reste de son corps jusqu'au faite de cette muraille de granit.

Il jeta les yeux autour de lui.

Les flots, dont le choc était brusquement arrêté, déferlait dans l'étroit chenal, rendus furieux par l'obstacle.

Chercher là quelque épave n'était-ce pas peine perdue ?

Tout ce qui s'y serait risqué n'eût-il pas été sur-le-champ réduit en lambeaux ou bien emporté par le ressac pour aller se heurter encore sur d'autres brisants, puis enlevé de nouveau, et sans cesse ainsi, jusqu'à l'anéantissement complet, jusqu'à l'émiettement final ?

Néanmoins, Georges de Kerlor, obéissant à une impulsion irraisonnée, pénétra plus avant,

Le jour tombait de plus en plus.

Le comte avançait doucement pour ne pas glisser sur les petites roches dont le sommet était tapissé d'algues humides.

Tout à coup il s'arrêta . . .

Entre deux récifs, la mer avait creusé une sorte de canal voûté, très étroit, un boyau long de quelques mètres et aboutissant à une sorte de bassin naturel, absolument dérobé à la vue par l'amas de rochers qui le surplombaient . . .

Pour pénétrer là, il fallait qu'un hasard miraculeux eût engagé une épave directement dans l'entrée du canal, et l'eût portée assez rapidement jusqu'au milieu du bassin afin que le flot qui l'aurait amenée ne fut pas assez prompt pour l'emporter en se retirant . . .

Ce hasard extraordinaire était arrivé.

Georges, les yeux agrandis par la stupeur, s'était arrêté.

Il ne respirait plus en face du spectacle qu'il avait devant les yeux . . .

Echoué sur un des rebords du bassin, un bordage brisé de chaloupe gisait . . .

Cette épave tragique portait ces mots peints en blanc :

PRINS-HENDRIK.

Brusquement, Georges se rappela ce nom, c'était celui que Carmen donnait au bateau sur lequel elle avait dû s'embarquer à Amsterdam avec son mari.

Georges poussa un cri de douleur et ses mains étreignirent convulsivement sa poitrine.

Non ! il avait mal lu . . . Il était sous le coup d'une effroyable obsession . . . Ces malheurs-là ne se produisaient pas . . .

Tout à l'heure, parmi les cadavres déposés à ses pieds par les vagues, Georges n'allait-il pas reconnaître celui de Carmen ?

Sa sœur ! sa sœur chérie ! . . .

Une angoisse mortelle lui poignait le cœur.

Et, haletant d'émotion, il s'avança encore . . .

Soudain, Kerlor se sentit cloué sur place ; et cet homme que nul danger n'avait jamais ému fut envahi par une épouvante qui figea le sang dans ses veines, qui le glaça jusqu'aux moelles.

La nuit était venue, sereine, douce.

Au ciel, les étoiles brillaient déjà innombrables, leur lueur projetait sur les rochers comme une clarté timide.

Calé en quelque sorte par la violence du choc entre deux pierres, à demi baigné dans l'eau, un tronçon de mât se dressait . . .

A ce débris lamentable, accrochés par leurs mains convulsivement crispées, l'embrassant dans la dernière étreinte d'une agonie affreuse, rivos par la terreur, pendaient une grappe d'être humains, noyés, blémis, les yeux béants, les faces effroyables.

La lune, qui venait d'apparaître, frappait en plein ce tableau terrifiant.

Sous la lumière blanche, dans ce décor romantique, les traits convulsés des noyés, leur enchevêtrement indescrivable, leurs attitudes suprêmes se détachaient brusquement, crûment.

Trente mètres séparaient Georges des cadavres ; et cependant, il lui semblait qu'il pouvait lire sur la face de chacun l'expression de sa dernière pensée : imprécations de rage, appels rugissant à la vie qui s'en allait, hoquets désolés d'agonie.

Se sentant chanceler, M. de Kerlor fit un violent effort sur lui-même et étendit la main pour s'appuyer sur la paroi froide et gluante de la roche encore tout humide des baisers de l'océan.

Il regardait d'un œil fixe et hagard l'affolant spectacle, s'efforçant de rappeler à lui son courage, de reprendre son sang-froid pour s'approcher de ces spectres qui évoquaient une vision du Dante.

Tout à coup, dans les amas bruns des varechs, Georges entendit du bruit.

Quelque chose remuait dans la direction des cadavres.

Était-ce l'un de ceux qui semblaient morts auquel la vie revenait ?

Georges le crut un instant. Il allait s'élançer, lorsqu'en regardant avec plus d'attention, il vit sortir d'entre les rochers un être hideux.

Sous la mystérieuse clarté de la lune on eût dit vraiment quelque apparition démoniaque, quelque fantôme monstrueux.

Ce fantôme se coulait parmi les pierres, plié, courbé en deux rampant comme un reptile, sans bruit, sans un craquement du sable mouillé sous le poids de son corps, glissait lentement, avançait obliquement comme un gigantesque crabe.

M. de Kerlor, dans sa surexcitation cérébrale, fut hanté par le souvenir de certaines lectures macabres.

Il se crut loin de France, loin de l'Europe, transporté en face d'un de ces épouvantables crustacés des pays tropicaux, vampires marins, sinistres économes entassant dans leurs gîtes immondes des provisions de cadavres pour s'en repaître aux jours de disette . . .

Toujours plié en deux, cet être innomable se dirigeait du côté des cadavres.

Quand il fut auprès d'eux, il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer s'il était seul et se dressa tout à fait.

La lune le mettait nettement en relief ; c'était un homme, ou du moins il en avait l'air.

M. de Kerlor, tapi derrière un débris de falaise tombé après un éboulement, observait toujours, le cœur terriblement serré.

L'individu s'approcha des morts.

Puis, se courbant vers eux, il les remua un à un, les palpa, fouillant les vêtements.

Des doigts, il arrachait les bagues ; des poches, les bijoux et les portefeuilles ; des oreilles des femmes, les diamants et les pierres qui scintillaient comme des parcelles de ces étoiles qui continuaient à briller là-haut !

Il plaçait son butin dans une sorte de sac pendu à son côté.

Sa besogne faite, tranquillement, méthodiquement, il saisissait le corps dépouillé et le lançait dans l'étroit chenal d'où les vagues, en se retirant, le remportaient peu à peu vers la mer.

Tout à coup, dans l'horreur du silence nocturne, s'éleva un râle affaibli, mais d'un accent si atroce, que les cheveux de M. de Kerlor se fussent hérissés, s'il n'avait repris possession de lui-même depuis quelques minutes.

Un des corps violés se révoltait.

Alors, l'ignoble détrousseur de cadavres leva le bras.

Au bout de ce bras, Georges vit reluire l'éclair d'une lame.

Par un mouvement rapide, M. de Kerlor tira de sa poche son revolver, ajusta le bandit et appuya sur la gâchette.

Le coup partit, réperculé et augmenté par l'écho sonore de la falaise.

Le monstre se secoua comme une bête, pour s'assurer que sa peau n'était pas trouée.

Puis, sans regarder derrière lui, il dévala entre les roches, parmi les varechs, insaisissable.

Georges avait entrevu le visage du gredin.

M. de Kerlor bondit, franchissant les pierres, sautant les flaques d'eau.

Il avait bien moins pour objectif de rejoindre l'homme, qui paraissait s'évanouir dans les ténèbres, que de voler au secours de l'être dont il avait cru percevoir l'appel suprême.

Au bruit de la détonation, les Bretons accoururent. Quelques-uns portaient des torches.

On entourait le naufragé, sur la poitrine duquel Georges de Kerlor était déjà courbé, épiant le retour à la vie.

Le cœur battait encore faiblement.

— Ah ! nous sauverons celui-ci ! s'écria Georges.

Les pêcheurs enveloppèrent le corps dans des couvertures de laine.

Deux d'entre eux s'empressèrent pour entr'ouvrir les lèvres violettes ; ils desserrèrent les dents pour faire avaler un cordial au malheureux.

Peu à peu, le froid qui le glaçait commença à diminuer.

Tandis qu'on le soulevait pour le déposer sur un brancard, un gars désigna du doigt à Georges un objet tombé sur le sable.

C'était un portefeuille de cuir jaune, à chiffre et à coins d'or.

Dans sa frayeur, surpris par le coup de revolver, et dans sa fuite précipitée, le bandit, qui le tenait déjà, avait dû laisser échapper cet objet.

Georges regarda le chiffre.

Trois lettres le composaient : F. S. H., surmontées d'une couronne de baron.

M. de Kerlor tressaillit longuement.

F. S. H.

N'étaient-ce pas les initiales du mari de sa sœur ?

Il voulut regarder l'homme ; mais la figure de celui-ci, décomposée, couverte de limon et de végétations marines, était méconnaissable ; en outre, les deux pêcheurs, portant le brancard, se mettaient déjà en route.

Georges ouvrit le portefeuille.

Deux ou trois cartes de visite s'en échappèrent.

Le comte y jeta fiévreusement les yeux et lut :

FIRMIN DE SAINT-HYRIEUX.

Secrétaire d'ambassade.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—Sa Sainteté Léon XIII est entrée dans sa 88e année.

—On estime à \$20,000,000 la quantité d'or qui sera retiré cette année au Klondyke.

—Lorsque les Chinois font une visite, ils gardent leur chapeau et ôtent leurs lunettes.

—C'est à "coups de points" que la machine bat les meilleures ouvrières.

—Son Eminence le cardinal Taschereau vient de célébrer le 78e anniversaire de sa naissance.

—On dit que les outardes et les canards abondent au Klondyke au printemps et à l'automne.

—Dans plusieurs pays Asiatiques, on tanne la peau du saumon qui fournit un cuir ressemblant beaucoup au maroquin.

—On a trouvé dans l'estomac d'une perche noire, pesant plus de sept livres et que l'on découpait à table, un serpent à sonnettes de l'espèce la plus venimeuse.

—Les Thessaliens furent le premier peuple européen qui se servit de chevaux dans la guerre. De là, prétend-on, l'origine chez les Grecs de la fable du Centaure.

—A Utah, Wyoming et différentes parties des Montagnes Rocheuses, on a retrouvé des chevaux fossiles n'ayant pas plus de 20 pouces de haut.

—Dawson, la capitale du Yukon, qui n'est encore qu'un village, va être bientôt transformée. Une compagnie demande incorporation pour l'éclairer à l'électricité, lui donner un service de tramway et de téléphone, etc.

—On annonce que des mesures radicales seront prises à la prochaine législature de la province d'Ontario contre les magasins à départements. Plusieurs candidats, par leurs programmes, se sont engagés à voter en faveur d'un projet de loi en ce sens.

—En France, on fabrique beaucoup un soulier de dame qui porte le nom de Soulier Viennois. C'est un soulier découvert jusqu'à la naissance des doigts de pieds et muni de deux petites brides ou courroies pour le maintenir sur pied. Cette chaussure est très élégante et d'un excellent usage pour les cyclistes.

—La France est l'un des premiers pays d'Europe où les Juifs aient joui de toutes les libertés civiles et politiques, et l'opinion française ne leur serait pas aujourd'hui si manifestement hostile, s'ils n'avaient abusé de leurs coudées franches pour tout vendre et pour tout souiller.

EN AVANT

Un rhume, un mal de gorge négligé, peuvent entraîner à des résultats fâcheux; aussitôt qu'on se sent attaqué on doit avoir recours au *Baume Rhumal*.

—Sera-ce le moyen tant cherché d'y arriver? Le gouvernement russe vient de commander à des constructeurs anglais un très grand navire brise-glace destiné à tracer des voies navigables dans la Baltique et la mer de Kara. La puissance des machines sera de 10,000 chevaux.—Ce fameux pôle Nord une fois découvert, qu'en fera-t-on? On n'en parlera plus.

INNOMBRABLES

Tous les témoignages prouvent que le *Baume Rhumal* est le roi des guérisseurs 25c partout.

—Le célèbre Edison disait que trop de sommeil nuit à la santé, aussi s'habituaient-ils à dormir le moins possible; tout au contraire, l'ingénieur américain Tosla

soutenait que si l'on pouvait reposer 18 heures par jour, on vivrait deux cents ans.

La *Revue des Revues* (Paris, 12, avenue de l'Opéra), du 13 février 1898, contient: Autour d'un dictionnaire, par ***; Les Français à la délivrance de l'Irlande (14 gravures), par V. Gribayédoff; Comment on vénère les morts chez les sauvages (18 gravures), par le Dr A. de Neuville; Le Dr Max Nordau et sa dernière œuvre (1 gravure), par J. Finot; Le mouvement littéraire en Italie, par U. Ojetti; Les derniers romans, français, par G. Lefèvre; Le Kholstomier (2 gravures), par le comte L. Tolstoï; La conquête de la mer (Le canot naufragé sous-marin) (6 gravures); La photographie de la pensée (La première invention du fils d'Edison) (2 gravures); Analyse des *Revues*; Caricatures politiques (12 gravures).

Prix de l'abonnement par an: Paris et la France, 20 francs; Etranger (Union postale), 24 francs.

PEU COUTEUX

Pour 25c vous avez une bouteille de *Baume Rhumal* qui vaut mieux pour les rhumes obstinés que tous les autres remèdes réunis.

LE SPORT

LE CLUB DE BICYCLE LE MONTAGNARD

Le Montagnard s'est distingué, cet hiver, comme cercle de patineurs. Ce qui est très joli. Mais peut-on patiner en été, à moins qu'avec des patins à roulettes (ce qui est un peu... bien enfantin)?

Mes réflexions en étaient à ce point, quand une nouvelle m'arrive, intéressant tout le monde. Le Montagnard est, dès la fonte des neiges et des glaces, un club de bicyclist. Quand on use du bicycle avec modération, et non quand on en abuse, c'est un exercice très salubre, et en outre très amusant... quand les chiens ne s'en mêlent pas!

La semaine dernière avait lieu l'assemblée du Club de Bicycle du Montagnard. L'entente, l'union qui règne dans ce beau groupe, fit mettre en avant presque tous les noms pour les élections du comité de direction. Le vote donna pour résultat:

Président, M. T.-C. Laberge; Vice-président, M. J.-N. Laprés, notre sympathique photographe si avantageusement connu; Secrétaire-trésorier, M. R.-A. Beaulieu, réélu; Capitaine, M. J.-A. Lecours; Lieutenant, M. Racicot. Nous souhaitons prospérité aux vaillants montagnards du *Montagnard*.

NOTES AGRICOLES

Quand vous soignez bien et abondamment votre vache-fait-elle du lait ou du bœuf? Si vous ne le savez pas, apprenez-le au plus tôt; plus vite vous le saurez, mieux ce sera pour votre bourse. Si votre vache change la nourriture que vous lui donnez en lait, c'est une vache laitière, gardez-la sans crainte pour la laiterie; si elle fait du bœuf au lieu de vous donner du lait, vendez-la au boucher à la première occasion.

Une habitude qui nous a toujours surpris, c'est de voir que beaucoup de cultivateurs distribuent le fourrage à la porte de leur grange, à leurs bestiaux indistinctement; jeunes et vieux, gros et petits sont réunis là pour prendre leur repas. Une minute d'attention suffit pour faire voir que cette méthode est mauvaise. Les animaux les plus forts, les plus âgés, se servent les premiers, tandis que les plus faibles, justement ceux qui ont le plus besoin d'une nourriture abondante, sont ceux qui en ont le moins et qui sont obligés de prendre les restes que les grands, les seigneurs du troupeau ont bien voulu laisser.

Cette manière de soigner le bétail est loin, suivant nous d'être économique.

Il est bon de rappeler aujourd'hui que les patates que l'on destine à la semence ne doivent pas pousser de tiges durant l'hiver, comme cela arrive dans une cave trop chaude. Ces tiges épuisent considérablement la patate, et quand vient le temps de la semer, elle n'a plus de force; c'est la raison principale qui explique pourquoi les patates manquent si souvent de pousses. Dans ce cas, il est bien important de tenir les patates que l'on destine à la semence dans une cave froide.

L'amateur de fleurs doit se rappeler que les plantes qu'il met dans la cave pour l'hivernement, sont là non pour croître, mais pour se reposer. C'est pourquoi rien ne leur est plus contraire que l'arrosage; elles ne doivent jamais être arrosées en ce moment à moins qu'il soit évident qu'elles souffrent tout à fait de sécheresse. De bonne heure au printemps, si ces plantes commencent à montrer leurs boutons de fleurs, ne les arrosez pas, ce serait activer la végétation, mais tenez-les dans un endroit aussi sec, aussi frais que possible, jusqu'au temps de les sortir de la cave.

Planterez-vous au printemps des arbres fruitiers? C'est aussi le temps de penser sérieusement à la chose. C'est si bon, si salubre, souvent si profitable d'avoir de beaux fruits sur la ferme. C'est pourquoi il y a tant de cultivateurs qui essaient d'en avoir; mais hélas! que d'insuccès, que de déceptions rencontrent plusieurs d'entre eux: tellement, qu'ils abandonnent de dépit cette culture de fruits dont l'essai leur a coûté souvent assez cher.

A ce propos, cultivateurs, nous permettrions-vous de vous donner un petit conseil? N'entrez jamais la culture des fruits, à moins que vous ne soyez complètement convaincu que cette culture doit se faire comme les autres; que pour être payante, il faut que vous y donniez du soin. Les arbres fruitiers, pas plus que l'avoine, les patates, le blé d'Inde ne doivent être laissés à eux-mêmes; ce n'est pas tout de les planter, il faut les soigner, les tailler, les nourrir, les cultiver, c'est-à-dire tenir le terrain où ils croissent, dans un état de culture parfaite. Si vous n'êtes pas disposé à faire cela, ne plantez pas d'arbres fruitiers, car si vous le faites, ces arbres vous causeront plus de déboires que d'agrément, ils rapporteront peu et ne paieront pas ce que vous dépenserez pour eux.

NOUVELLES A LA MAIN

—Je me marie mardi et voilà dix jours que je cherche deux témoins sans les trouver.

—Qu'est-ce que vous voulez... on ne trouve jamais d'amis dans le malheur.

—Comment, Bob, tu as mangé tout ce pot de confiture? c'est bien vilain, d'être gourmand.

—Oh! oui, maman, c'est bien vilain, mais... c'est bien bon!

Belle visiteuse.—Pauvre homme! Et qu'est-ce qui vous a conduit ici?

Prisonnier.—Tout ça est arrivé à cause de ce fatal nombre treize.

Belle visiteuse.—Ah! expliquez-moi cela tout au long.

Le prisonnier.—Bien, voyez-vous, mademoiselle, il y avait les douze jurés et le juge, ça fait treize.

Avant le mariage:

Mlle Berthe a le menton appuyé sur ses deux mains et ses deux coudes posés sur la table. Paul la contemplant avec extase:

—Quel charmant abandon.

Six mois après: Mme Paul est dans la position ci-dessus décrite. Son mari, la regardant en haussant les épaules:

—Quelle tenue, mon Dieu! quelle tenue.

Le curé d'une église de campagne était fort ennuyé, le dimanche, parce que les femmes, à chaque nouvel arrivant tournaient la tête et interrompaient ainsi le sermon.

Il s'avisait du plan suivant. Le dimanche arrivé, après être monté en chaire, il dit:

—Afin que personne n'ait besoin de tourner la tête, je dirai le nom des personnes qui entreront dans l'église pendant le sermon.

Et il commença à prêcher: —Mes très chers frères, en ce temps là—le fermier Jacob et sa femme—Jésus dit à ses apôtres—Mlle Legrand—Je vous le dis en vérité—Mme Brun et son bébé—celui qui mangera de ceci mangera de ma—M. et Mme Lacroix, avec un nouveau chapeau.

Ils s'aperçurent de sa faute et allait se reprendre, mais il était trop tard, toutes les femmes tournèrent la tête pour voir et critiquer le nouveau chapeau.

LES ÉCHECS

PROBLEME No 205

Composée par M. E. Pradignat

Noirs—5 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

Solution du problème No 204

Blancs Noirs
1 C 2 R 1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT (Paris et Seine 50f 26f 14f) (Départements 56f 29f 15f) (Etranger... 62f 32f 17f)

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'*Etranger*.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue [Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extrêmes sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23354



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

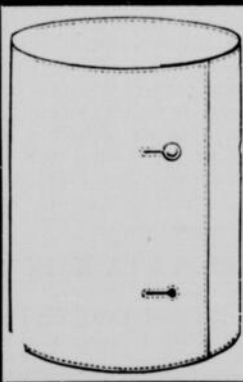
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX ! CHAPEAUX !!

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.



50 YEARS' EXPERIENCE

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie en France cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sous condition qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure marche entre tous

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Abernethy

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION :

60,368

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL. BELL 7283 MONTRÉAL

MARCHEMONT 643 P. Q.



UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPELIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes, etc.
PH^Y MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.